

HOMMAGE À SACHA GUITRY

De
Grégoire Aubert et Bernard Fripiat

Puisque cette comédie supporte deux auteurs, il est normal qu'elle possède deux versions.

La première a la préférence de Grégoire Aubert

Une clef pour Sacha

La seconde celle de Bernard Fripiat (page 53)

Guitry ! Une éternelle liberté !

Si vous préférez l'une et le titre de l'autre, vous pouvez !

GRÉGOIRE AUBERT
et
BERNARD FRIPIAT

**UNE
CLEF POUR
SACHA**



UNE CLEF POUR SACHA

Comédie en 7 actes et 4 personnages

Guitry Sacha, de retour sur terre et fidèle à lui-même.
Jeanne, comédienne piquante et passionnée, femme de Stanislas.
Stanislas, metteur en scène ambitieux aux idées bien tranchées.
Paul Édouard, commissaire priseur précieux et ampoulé.

De

Grégoire Aubert et Bernard Fripiat

À Jeanne, qui eut l'excellente idée de nôtre

Grégoire AUBERT (SACD)
49 rue de la Fontaine romaine
30310 Nages et Sorlorgne
Tél. : 04.66.77.54.09
06.08.89.42.78
gregoire.aubert@free.fr

Bernard FRIPIAT (SABAM)
Tél : 06.59.51.85.73
b.fripiat@noos.fr
<http://www.orthogaffe.com/>

Dépôt : 50 % SABAM (Belgique) et 50 % SACD (France)

Création

Cette comédie fut créée le 8 juillet 2004 à Avignon

Jeanne : Christine Bergerac

Stanislas : Jean Claude Dumas

Paul Édouard : Grégoire Aubert

Sacha Guitry : Jean-Pierre de Tugny

ACTE 1

De nos jours. Les rideaux s'ouvrent dans un salon bourgeois. En fond de scène, une grande bibliothèque remplie d'œuvres théâtrales. Devant, un bureau moderne derrière lequel trône un grand fauteuil. Sur les côtés, une chaise ou deux ainsi qu'un guéridon. Dans un coin, un espace bar et un paravent. Quelques tableaux d'art contemporain et des affiches de spectacles de Shakespeare agrémentent les murs.

Une jeune femme en tenue de sport entre en faisant du roller. Elle dépose négligemment sur le bureau un tas de courriers.

Jeanne. Stanislas ! Stanislas ! Je suis dans ton bureau.

Mal réveillé, décoiffé, encore en caleçon, chaussettes et peignoir, âgé d'une quarantaine d'années, Stanislas entre avec un bol de café fumant.

Bonjour, mon chéri.

Stanislas. Bonjour, oui. Qu'est-ce que tu fais là ?

Jeanne. Tu ne m'as pas dit que tu voulais qu'on travaille le texte ce matin ?

Stanislas. Ah oui, oui... Accorde-moi une minute !

Il bâille, s'étire et s'installe enfin derrière son bureau tandis qu'elle enlève ses patins à roulettes.

Jeanne. Tu ne t'habilles pas ?

Stanislas. Non, je n'ai pas de rendez-vous aujourd'hui. Je n'ai personne à voir.

Jeanne. Je compte pour du beurre ?

Stanislas. Mais non, toi ce n'est pas pareil. Je finis ma tasse et on commence. Tu as fait tes exercices d'échauffement ?

Jeanne. Oui. Et je me suis levée à 7 heures pour reprendre la scène, normalement je suis au rasoir.

Stanislas. On va vite s'en rendre compte...

Il attrape le texte de « Hamlet » qui traînait sur le bureau.

Tu n'en as pas besoin, alors ?

Jeanne. Normalement, non.

Stanislas. Ah, voilà la page ! Va dans le couloir ! Tu veux ?

Jeanne. Pardon ?

Stanislas. Ben oui, sors ! C'est le début de l'acte 3, tu n'es pas encore arrivée !

Jeanne. Je croyais qu'on faisait une lecture.

Stanislas. En ce qui me concerne oui. Je ne vais pas apprendre un rôle que je ne jouerai pas. Mais toi, si tu veux être dans la bonne énergie, commence déjà par bouger avec ton personnage !

Jeanne. Bon, bon je sors...

Un temps où elle reste en place.

Stanislas. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Jeanne. Rien, rien. Tu as vu comment tu me parles depuis que t'es réveillé ?

Stanislas. Quoi !?!

Jeanne. Tu vois !

Stanislas. Écoute, je te parle comme un mec qui a mal dormi et que tu prends à la gorge dès le saut du lit.

Jeanne. Il est 11 heures passées.

Stanislas. Je réfléchissais à ma mise en scène ! Et même sous la couette, c'est du boulot, excuse-moi !

Jeanne. Tu es extraordinaire ! Ce n'est pas toi qui m'as donné rendez-vous ce matin pour une séance de coaching !?!

Stanislas. Justement, puisque c'est moi qui dirige, tu sors et on commence. Pff...

Jeanne tourne les talons et sort. Il fait la lecture d'un ton extrêmement neutre et détaché.

« Être, ou ne pas être, c'est là la question. Y a t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien... »

Il relève la tête pour s'adresser à Jeanne.

Oui bon, je te passe le long monologue qui suit... Je reprends juste avant ton entrée...

« Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches... » patati patata... Ah voilà. « Doucement, maintenant ! Voici la belle Ophélie... Nymphé, dans tes oraisons souviens-toi de tous mes péchés. »

Elle entre.

Jeanne. « Mon bon seigneur, comment s'est porté... »

Stanislas. Non, non je me suis trompé ! Tu étais déjà en scène, en fait. C'est Hamlet qui ne t'a pas encore vue quand il entre. Au temps pour moi ! Ce n'est pas grave. Enchaîne !

Jeanne fait quelques pas vers lui.

Jeanne. « Mon bon seigneur, comment s'est porté... »

Stanislas. Non, n'avance pas ! Reste où t'étais !

Jeanne revient sur ses pas.

Jeanne. « Mon bon seigneur, comment s'est porté... »

Stanislas. T'es trop figée, là. Donne du mouvement !

Jeanne. Je reste sur place ou je bouge ?

Stanislas. Les deux, c'est pourtant simple ! Allez, allez sois sur le coup !

Jeanne cherche une bonne gestuelle et tend un bras maladroitement.

Jeanne. « Mon bon seigneur, comment s'est porté Votre Honneur tous ces jours passés ? »

Stanislas. « Je vous remercie humblement : bien, bien, bien. » Et maintenant oui, tu t'approches d'Hamlet. Non, pas comme ça. Pas de bruits de pied, plus de tension dans le corps.

Pour marquer le rythme, il tape sur son bureau avec la main.

Et un, deux, trois ! Un, deux, trois ! Avec un stylo, attends !

Il prend un stylo et tapote sur la table.

Un, deux, trois ! C'est mieux. Un, deux, trois !

Jeanne. Je peux continuer ?

Stanislas. Oui, oui. Je m'achèterai une baguette ou je ne sais quoi, un maillet, ce sera plus facile pour marquer le tempo.

Jeanne. « Monseigneur, j'ai de vous des souvenirs que, depuis longtemps, il me tarde de vous rendre. Recevez-les donc maintenant, je vous prie. »

Stanislas. Eh Jeanne, t'as Hamlet dans la peau, faut que ça transpire un minimum ! Tu as le feu en toi. Tu brûles de partout pour lui. Seulement la bienséance de l'époque t'interdit de souffler sur les braises. C'est clair comme image ? Allez, reprends ! Et concentre-toi, s'il te plaît !

Jeanne. « Monseigneur, j'ai de vous des souvenirs que, depuis longtemps, il me tarde de vous rendre. Recevez-les donc maintenant, je vous prie. »

Stanislas. « Moi ? Non pas. Je ne vous ai jamais rien donné. »

Jeanne. « Mon honoré Seigneur, vous savez très bien que si. Les paroles qui ...»

Stanislas. Attends. Tourne sur toi-même, tourne encore... stop. Maintenant lève le bras gauche. Baisse-le ! Penche ta main vers la tête et recule ton pied droit ! Plie légèrement ton genou gauche ! Un peu plus. Mets ta main à plat ! Penche-la en arrière vers ton dos ! Colle ton pouce ! Laisse plus d'espace entre ta main droite et ta hanche ! Ton coude droit, plus haut.

Monte ta main droite vers le plafond ! Ton bras gauche plus devant toi... voilà ! Avec l'éclairage idoine, ce fera un bel instantané. Magnifique !

Jeanne. Je suis en entretien avec mon amoureux qui me dit des choses pas très agréables à entendre, alors la danseuse hindoue, c'est une posture qui n'est pas franchement justifiée.

Elle reprend une position plus neutre, « normale ».

Stanislas. Tu m'emmerdes avec ton côté rationnel ! Je ne fais pas dans le psychologique ou le naturalisme moi.

Un temps.

Mais, tu as raison. On risque d'être trop statique. Tu ne veux pas remettre tes patins ?

Jeanne. Pardon ?

Stanislas. Tu te baladeras en roller. Mais si ! Remets-les ! On va essayer.

Jeanne réajuste ses patins, éberluée. Il imagine sa mise en scène.

Oui, oui. Ah oui, je te vois bien en petite tenue, un polo blanc crème, un minishort moulant, t'ajoutes les mi-bas jusqu'au dessous des genoux et la casquette Adidas, tu seras la plus sexy des Ophélie qu'on ait jamais connue. Une jeune fille moderne en fait, une rebelle. On te dessinera un tatouage « Hamlet for ever » sur le haut de la cuisse droite. Kamel interviendra sur la chorégraphie des numéros de patinage, rassure-toi !

Stanislas remarque la tête peu convaincue de Jeanne.

Je suis en phase de recherche alors euh... laisse-moi le temps de fixer mon univers visuel ! D'accord ? Tu comprendras lorsque j'aurai donné de la fluidité à l'ensemble.

Jeanne se remet en place, mal à l'aise avec ses rollers-skate.

Jeanne. « Mon honoré Seigneur... »

Stanislas. Oui, t'as raison. Faut qu'on avance. Reprends !

Jeanne. « Mon honoré Seigneur, vous savez très bien que si. Les paroles qui les accompagnaient étaient faites d'un souffle si embaumé qu'ils en étaient plus riches. Puisqu'ils ont perdu leur parfum, reprenez-les ; car, pour un noble cœur, le plus riche don devient pauvre, quand celui qui donne n'aime plus. Tenez, Monseigneur ! »

Stanislas. « Ha ! Ha ! Vous êtes vertueuse ! » Pas du tout dans le ton, mais vertueuse !

Jeanne. « Monseigneur ! »

Stanislas. « Et vous êtes belle ! »

Jeanne. Oui je sais. Belle, et complètement nulle ! Bon, ce n'est pas la peine d'insister aujourd'hui ! Ça va mal finir...

Elle s'assoit de dépit.

Stanislas. Je n'ai rien dit, là !

Jeanne. Tu l'as pensé si fort. Comment veux-tu que je sois dans le ton ? Tu n'arrêtes pas de m'interrompre.

Stanislas. J'essaye juste de t'aider à trouver un axe de jeu et toi, au lieu de me faire confiance, tu te braques.

Jeanne. Tu pourrais simplement me témoigner un peu plus d'affection, d'attention tout du moins.

Stanislas. Le boulot, c'est une chose, la vie privée une autre !

Jeanne. Je ne mélange pas les deux. Mais, il y a des limites.

Stanislas. Tu demandes de l'affection à tous tes metteurs en scène ?

Jeanne. Tu es odieux ce matin. On dirait que tu le fais exprès.

Stanislas. Dès que je te donne une indication tu contestes. À chaque fois, j'ai droit au même cinéma. T'es comédienne oui ou non ?

Jeanne. Oui ! C'est le metteur en scène qui n'en est pas un !!!

Stanislas. Attention à ce que tu dis ! Je travaille par flashes. C'est pour ça que j'ai besoin de te voir bouger. Un flash en amenant un autre et ainsi de suite... Je n'y peux rien si tu en fais une affaire personnelle.

Jeanne. C'est vraiment tout ce que je suis capable de t'inspirer ? Une pute en rollers aujourd'hui ; hier, une nympho à quatre pattes et les fesses en l'air pour boire sa soucoupe de lait. Le petit chat est mort ! Miaou...

Stanislas. Si tu n'avais pas refusé ma mise en scène, mon « Ecole des Femmes » serait entrée dans l'histoire.

Jeanne. Elle ne t'a pas attendu, pardonne moi ! Tu as la mémoire sélective. Si je n'ai pas accepté à l'époque, c'est parce que... parce que...

Un temps.

Tu sais bien que je ne t'ai jamais rien refusé sinon. Je ne sais plus où j'en suis, Stanislas. Je ne te comprends plus. Nous sommes en décalage constant.

Stanislas. Toi et moi, c'est une question d'inclinations et de certitudes, Jeanne... Pour atteindre l'équilibre, l'harmonie ergonomique de notre couple si tu préfères, cela demande une grande exigence et du temps aussi. Mais, si je peux me permettre, tu es trop tournée vers le passé.

Jeanne. Non, je te parle du présent. De notre présent.

Stanislas. Le présent, c'est Hamlet qui n'a pas avancé d'un pouce.

Jeanne. Pourquoi as-tu toujours refusé de m'épouser ?

Stanislas. Qu'est-ce que ça aurait changé ?

Jeanne. Tout ! Moi j'avais besoin d'un élément concret auquel me raccrocher. Ça m'aurait rendue plus forte après... après ce qui s'est passé. Et si aujourd'hui, je me sens à nouveau prête pour un bébé...

Stanislas. Ah bon ?

Jeanne. Comment pourrais-tu le savoir ? Tu n'as plus jamais été capable d'aborder le sujet depuis l'accident. Tu crois me connaître, telle une sorte d'acquis sur lequel il n'y a pas à revenir mais je suis devenue une étrangère. Exactement. Tu fuis l'avenir. Tu fuis le quotidien. Tu me fuis moi ! Tu n'as plus de couilles, Stanislas !

Stanislas. Je ne suis peut-être pas infallible mais je ne me trompe pas d'ennemi. Quand je bosse, je bosse !

Jeanne. « Que veut dire votre Seigneurie ? »

Stanislas. Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas parce que l'on a vécu des moments intenses ensemble, dans la joie comme dans la douleur, que je dois t'accorder le moindre traitement de faveur dans le travail. Bien au contraire même, si tu veux mon avis parce... que... Ah pardon, c'est ton texte... « Que si vous êtes vertueuse et belle, vous ne devez pas permettre de relation entre votre vertu et votre beauté. »

Jeanne. « La beauté, Monseigneur, peut-elle avoir une meilleure compagne que la vertu ? »

Stanislas. « Oui, ma foi ! Car la beauté aura le pouvoir de faire de la vertu une maquerelle, avant que la vertu ait la force de transformer la beauté à son image. Ce fut jadis un paradoxe ; mais le temps a prouvé que c'est une vérité. Je vous ai aimé jadis. »

Jeanne. « Vous me l'avez fait croire en effet, Monseigneur. »

Stanislas. « Vous n'auriez pas dû me croire ; car la vertu a beau être greffée à notre vieille souche, celle-ci sent toujours son terroir. Je ne vous aimais pas. »

Jeanne. « Je n'en ai été que plus trompée. »

Stanislas. On arrête là ! Merci.

Jeanne. Non, non, on pourrait finir la scène.

Elle récupère le texte de Stanislas.

Stanislas. J'en ai entendu suffisamment pour me faire une idée.

Jeanne. La suite est intéressante, quand tu dis : « Je suis fort vaniteux, vindicatif, ambitieux... »

Stanislas. C'est bon, je te dis !

Un temps.

Jeanne. De toute façon, tu sais très bien ce que j'en pense ! Tu aurais pu me proposer un rôle plus important qu'Ophélie.

Stanislas. Qui ? La reine Gertrude ?! Sois sérieuse 5 minutes !

Jeanne. Pourquoi avoir choisi « Hamlet » ?

Stanislas. Shakespeare, c'est une valeur sûre. On va faire plein de dates en tournée.

Jeanne. Je fais ce métier parce que je suis libre, pas parce que ça fait vendre.

Stanislas. Eh ! Je n'ai de leçon de morale à recevoir de personne. Surtout pas venant de toi !

Jeanne. Voilà. Voilà. Tu redeviens désagréable. J'en ai ras le bol de te servir d'exutoire dès que tu as une angoisse.

Stanislas. Parce que mes angoisses, c'est toi qui les provoques !

Jeanne. Qu'est-ce tu peux être arrogant quand tu t'y mets !

Stanislas. C'est toujours la même chose. Je suis honnête. Je te propose un rôle dans chacune de mes productions et à l'arrivée, tu as toujours à redire : Trop court, trop classique, trop osé, trop commercial, trop intello...

Jeanne. Trop con, oui !

Stanislas. Tu n'as qu'à les monter toi même, les projets !

Jeanne. Chiche ?!

Stanislas. Non, pas chiche. Je n'ai pas envie d'aller au casse-pipe.

Un temps.

Mais... tu n'as jamais su gérer un budget. Tu as vu où ça nous a mené la dernière fois que tu as eu un chéquier entre les mains ? On a mis 3 ans à rembourser la banque avec ton espèce de folie dépensière... Non... Franchement.

Jeanne. Ma psychothérapie commence à porter ses fruits. Je suis au bord de la guérison. Donne-moi ma chance !

Stanislas. Non, non. Enfin, j'ai besoin de cet argent pour « Hamlet ».

Jeanne. J'accepte de jouer Ophélie gracieusement.

Stanislas. Mais ton salaire ne payerait même pas le décor... Enfin, si...

Un temps.

Jeanne. J'ai compris, Stanislas. Tu ne m'aimes plus.

Stanislas. Mais si, ne dis pas n'importe quoi ! Tu me demandes l'impossible aussi.

Jeanne. M'aimer, c'est de l'ordre de l'impossible !!!

Stanislas. Non, bien sûr...

Jeanne. Il y a Jacques Blondel qui organise un casting pour sa nouvelle pièce. Je peux aller frapper à sa porte. Il n'attend que ça.

Stanislas. Ah pas chez Jacques, non ! Pas toi !

Jeanne. Il cherche à me distribuer depuis si longtemps.

Stanislas. Pas Blondel, enfin non. Non ! Tu as vu comment il a monté son « Roméo et Juliette » ? Il n'a plus aucune idée neuve, plus aucun talent ton Blondel. Il ennuie tout le monde, son public en tête. Sois raisonnable !

Jeanne. Je vais l'être, ne t'inquiète pas ! À commencer par arrêter de faire l'aumône. Je n'ai plus besoin de toi. Je n'ai jamais eu besoin de toi si on fait le bilan. Sauf pour jouer des panouilles... On va voir si tu seras toujours aussi fier. Demain, Blondel ou un autre, je trouve une compagnie qui m'engage. Et un nouvel amant !

Elle a du mal à contenir quelques larmes.

Stanislas. Comment ça nouvel amant ? Tu en as déjà un ?!

Un temps.

Jeanne. Toi, idiot.

Stanislas se rapproche d'elle pour finir par l'étreindre.

Stanislas. Jeanne... Tu t'emportes... Tu as passé l'âge d'un mauvais flirt...

Jeanne. Tu n'es pas gentil pour toi...

Stanislas. J'ai une production de plusieurs milliers d'euro sur le dos et j'attends toujours les premières subventions. Je suis désolé, je suis sur les nerfs actuellement.

Jeanne. Tu as reçu un courrier de la mairie, ce matin.

Stanislas. C'est vrai ?

Il fouille dans le tas de courriers, trouve l'enveloppe et l'ouvre frénétiquement.

Tu ne pouvais pas me le dire plus tôt !?!

Il découvre la lettre.

Non ? C'est le maximum qu'il pouvait nous accorder ! C'est formidable.

Il prend Jeanne dans ses bras et la serre très fort.

Jeanne. Cela ne retire rien à ce que l'on vient de se dire.

Stanislas. Jeanne.

Un temps.

Tiens, si tu me proposes un projet motivant et acceptable, je dégage une petite enveloppe pour te suivre.

Jeanne. Non ?

Stanislas. Si !

Jeanne. Promis ?

Stanislas. Juré !

Jeanne. Chiche ?

Stanislas. Chiche !

Jeanne. Tu es un amour !

Noir.

ACTE 2

Les rideaux sont tirés. Guitry revient seul en scène. On entend Stanislas en train de relire le texte de « Hamlet ».

Stanislas. *(Voix Off)* « Il suffit d'un atome pour troubler l'œil de l'esprit. » nanana... « Les tombeaux laissèrent échapper leurs hôtes... » Nanana...nanana. « ...à croire que c'était le jour du jugement. Ces mêmes signes précurseurs d'événements terribles, messagers toujours en avant des destinées, prologue des catastrophes imminentes, le ciel et la terre les ont fait apparaître dans nos climats à nos compatriotes. »

Guitry. Ça n'a pas changé, mon Dieu ! L'atmosphère, le rideau, les premiers rangs qu'on aperçoit de la scène, l'odeur des coulisses. Ces petites lueurs d'étincelles que forment les yeux du public... *(Au public)*. Oui, je sais ce que vous allez me dire ! « Monsieur Guitry, votre vie est accomplie et vous n'avez pas à y revenir ». Et vous ajouterez, je suppose, car il faut toujours supposer n'est-ce pas ! « Considérant la vie pleine qui fut la vôtre, vous n'avez pas à vous plaindre ». Vous en avez de bonnes aussi ! Mettez-vous un peu à ma place ! Ou plutôt non ! Ne vous y mettez pas ! En tout cas pas encore ! Vous êtes encore en vie, profitez-en bien, seulement ! On n'en profite jamais assez. C'est ce qu'ils disent tous, là-haut. Moi je ne me fais que l'interprète. Une fois n'est pas coutume.

Il sort.

ACTE 3

En front de scène, Paul Édouard, un vieux commissaire-priseur, assis sur un fauteuil, posté derrière son bureau, présente à l'assistance un ridicule petit maillet et démarre une vente aux enchères. Jeanne arrive dans la salle et se mêle au public.

Paul Édouard. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Lot n° 233. Ce maillet date de feu le XX^{ème} siècle et a appartenu à mon auguste prédécesseur et néanmoins grand-père, Paul Édouard Gontrand de la Motte en Brasse. Pour cette illustre partie de moi-même, nous commençons les enchères à quatre-vingt euro !

Un bref temps.

Quatre-vingt-cinq à ma droite !

Jeanne. Cent !

Paul Édouard. Cent pour Madame. Cent euro pour cet objet subtil et mordoré. Monsieur ? Cent cinquante ! Cent cinquante, c'est trop... C'est trop peu ; n'est-ce pas ?

Jeanne. Deux cents !

Paul Édouard. Deux cents pour Madame ! Deux cents une fois...

Au même monsieur.

Monsieur, deux cent cinquante, c'est cela ? Vous avez bougé, aux enchères, un geste suffit. Deux cent cinquante ! Monsieur est fin connaisseur. Qui dit mieux ? Madame ?

Jeanne. Trois cents !

Paul Édouard. Trois cents euro pour ce maillet ! Madame a raison. Et ses raisons aussi, sans doute. Regardez bien cet objet ! Monsieur, je vous prends à témoin. À l'instar de Magritte dans son tableau « ceci n'est pas une pipe », ce maillet n'est pas un maillet... À l'origine, il s'agissait d'un maillet peut-être mais aujourd'hui, ce maillet est bien plus qu'un maillet... Oui, ce maillet représente à lui seul l'âme de ce lieu ; ce maillet est une œuvre d'art, sculptée à la main. Ce maillet est le témoin du passé, la marque indélébile de l'histoire. Ce maillet est... Ce maillet est... est... est à vous monsieur pour... sept cents euro ! Qui ne dit mot consent.

Jeanne. Mille euro !

Paul Édouard. Quel panache ! Mille une fois. Mille deux fois. Mille trois fois. C'est ce que j'appelle « acheter à la guerre ». Madame, au delà de ma reconnaissance éternelle, vous avez acquis ce magnifique objet que je vous remettrai en fin de séance en échange de l'infinitésimale somme de mille euro qui témoignera de votre amour de l'art... De votre amour des maillets, précisément.

Sacha Guitry arrive dans la salle et s'installe.

Guitry. Pardon, pardon. Je ne suis pas en retard ?! A-t-on déjà présenté le manuscrit ?

Paul Édouard. Prenez place monsieur ! Je vous en prie, il n'y a pas mort d'homme.

Guitry. Ah détrompez-vous, Monsieur ! À ma grande désolation, il y eut bien mort d'homme. J'en suis la preuve vivante, si j'ose dire...

Paul Édouard. Nous allons passer maintenant au lot n° 234. Un document exceptionnel tombé dans les oubliettes de l'Histoire avant que nous ne tombassions dessus ; un manuscrit original du dénommé...

Cherchant dans ses papiers.

... Guitry. Sacha de son prénom.

Guitry. J'ai eu assez de mal à me le faire, mon Dieu.

Paul Édouard. Nous devons cette découverte à Mademoiselle Toutain dont l'aïeule partagea en 1905 de tendres moments avec le susnommé Sacha Guitry.

Guitry. *(Aux spectateurs).* Oui, je me souviens. Blanche. Ah ! Blanche, comme une page avant de passer entre mes mains... Toute une époque. Vous ne l'avez pas connue ? Quel dommage !

Paul Édouard. Blanche Toutain chez qui le jeune auteur oubliera son manuscrit.

Guitry. Voyez les femmes ! On partage leur lit un jour, par passion ou par pitié, et on finit par se retrouver dans de beaux draps...

Paul Édouard. Il s'agit du premier jet d'une pièce de théâtre intitulée « la Clef », œuvre que l'on croyait quasiment disparue et qui fut le seul four que connut Sacha Guitry. Un « emboîtement » comme le qualifièrent les exégètes...

Guitry. Est-il vraiment obligé de parler de ça ?

Paul Édouard. Aujourd'hui, occasion est donnée de lui rendre justice. Pour ce chef d'œuvre rare car unique, les enchères ont été fixées à dix mille. Dix mille ! Qui dit mieux ?

Guitry. Décidément, on est peu de choses !

Paul Édouard. *(S'adressant à Jeanne).* C'est propre vous savez ? Très sain, vous pouvez y aller, c'est de la came sincère.

Guitry. Quinze mille !

Jeanne. Non mais dites donc ! C'est à moi que le commissaire s'adressait !

Guitry. Priseur Madame ! Commissaire, c'est seulement son prénom.

Jeanne. Dix-sept mille !

Paul Édouard. Les enchères sont lancées.

Guitry. Vingt mille !

Jeanne. Ah non ! Je vous garantis qu'il ne me passera pas sous le nez ! Vingt-cinq !

Guitry. Trente !

Jeanne. Trente-cinq !

Guitry. Quarante !

Paul Édouard. Je sens que nous allons faire des étincelles. Quarante mille euro pour Monsieur.

Jeanne sort son portable de son sac.

Guitry. Cinquante !

Paul Édouard. Voyons Monsieur ! Vous ne pouvez pas enchérir tout seul !

Guitry. J'ai senti que Madame allait monter.

Paul Édouard. Vous anticipez.

Guitry. Une habitude, vous m'excuserez.

Paul Édouard. (*À Jeanne*). Madame, vous alliez monter ?

Jeanne. (*Son portable à la main*). Pas encore, je m'apprêtais à consulter mon compagnon.

Guitry. Soixante. Elle a bougé !

Paul Édouard. Ne bourrons pas dans le vide ! Soixante mille, c'est entendu. Soixante mille une fois. Soixante mille deux fois

Jeanne. (*Rangeant son portable*). Oh, eh puis zut ! De toutes manières, il n'aurait jamais accepté. Soixante-dix !

Guitry. Quatre-vingts !

Jeanne. Quatre-vingt cinq !

Guitry. Quatre-vingt-dix !

Jeanne. Mais, il le fait exprès ! Quatre-vingt-quinze !

Guitry. Je ne suis pas homme à me laisser faire par une diablesse, aussi jolie soit elle. Cent mille !

Jeanne. Cent un mille !

Guitry. Cent dix mille !

Jeanne. Aïe aïe aïe !

Un temps.

Cent quinze !

Guitry. Cent vingt mille !

Jeanne. Cent vingt-cinq mille ! Et toc !!

Guitry. Cent trente mille ! Et toc.

Un temps où les 2 acheteurs s'observent.

Jeanne. C'est du Guitry tout de même !

Guitry. Certes, je suis bien placé pour le savoir...

Jeanne. Cent... Cent quarante !

Guitry. Cent cinquante mille et ce sera mon dernier prix alors n'insistez plus, s'il vous plaît !

Paul Édouard. Nous ne sommes pas dans une salle morte, aujourd'hui... Madame ? Au point où vous en êtes !

Jeanne. Votre dernier prix, vraiment ? Alors, je mets dix de plus. Cent cinquante mille et dix euro.

Guitry. J'ai perdu la main, moi.

Paul Édouard. Monsieur, vous pouvez encore pousser ?

Guitry recompte des liasses de billets, sorties de la poche de son veston.

Guitry. Cent quarante-huit mille... cent quarante-neuf mille... Cent cinquante. Hélas, c'est bien ça. Je n'ai que cent cinquante mille euro. Nous étions persuadés que ce serait suffisant. Allons Madame, si ce manuscrit n'a que rarement été joué, vous conviendrez avec moi qu'il doit y avoir de bonnes raisons. Un si joli minois, bien que marié, ne peut manquer à ce point d'à propos.

Jeanne. Je ne suis pas mariée.

Paul Édouard. Nous disons donc cent cinquante mille et dix euro une fois, deux fois, trois fois ? C'est arrivé ! Le texte de « la clef » adjudgé pour cent cinquante mille et dix euro.

Guitry. Remarquez, ce n'est pas la première fois que je suis victime de mon succès mais tout de même... On peut y être habitué, on ne s'y fait pas.

Jeanne monte sur scène d'un pas fébrile.

Jeanne. Je vous ai dit combien déjà ?

Paul Édouard. Cent cinquante mille et dix euro.

Jeanne. Mon Dieu ! Cent cinquante mille !

Paul Édouard. Je viens de gagner mes galons de grand marteau. Oh, à ce propos, n'omettez pas de comptabiliser le maillet ! Ce qui nous fait donc cent cinquante et un mille et dix euro.

Jeanne. Il ne va pas être content, ça non, pas content du tout.

Paul Édouard. Qui donc ?

Jeanne. Stanislas, mon ami.

Elle s'assoit et rédige son chèque.

Reprends-toi, Jeanne, reprends-toi. Tout va bien se passer. Ce n'est qu'un petit bout de papier à signer. Ce n'est pas grand-chose. Voilà.

Elle signe le chèque

... et dix euro ! Ohhhh...

Guitry. Mon Dieu, elle regrette la pauvre enfant. Écoutez, je vous le prends à cent soixante mille. L'affaire est entendue. Il vous suffit de patienter le temps que je récupère la somme. Vous y gagnez et la petite sauve son couple.

Jeanne.... Cent cinquante mille...

Paul Édouard. ... Monsieur, ce n'est pas faute de bonne volonté mais revenir sur une vente serait contraire à toute déontologie, non vraiment je ne peux pas.

Guitry à son tour monte sur scène et s'adresse à Paul Édouard tandis que ce dernier vérifie le chèque de Jeanne.

Guitry. Mais si ! Mais si vous pouvez ! Il vous suffit de déchirer le chèque.

Paul Édouard. A-t-on jamais vu un commissaire-priseur déchirer un chèque ?

Guitry. Justement, votre nom restera dans l'histoire. Vous aurez fait jurisprudence.

Jeanne....Cent cinquante mille...

Paul Édouard. Et dix euro.

Il s'apprête à prendre les billets tendus par Guitry.

C'est tentant je ne le nie pas...

Jeanne....Cent cinquante mille...

Guitry. Allons, allons. Cent cinquante mille aujourd'hui, le solde de dix mille dès que je me serai entretenu avec mon « banquier », que diable vous faut-il de plus ?

Paul Édouard. Non, non ! La question n'est pas là. Je ne peux pas accepter. Je suis désolé !

Guitry. Et moi donc !

Jeanne....Cent cinquante mille...

Paul Édouard tend le manuscrit et le maillet à Jeanne.

Paul Édouard. Madame. La séance est levée !

Il quitte la scène.

Jeanne. Comment je vais lui annoncer cela ? Ce n'est pas possible ! Il va être furieux. Cent cinquante mille...

Jeanne sort tout en se lamentant.

Paul Édouard. *(Off)*. Et dix euro, Madame.

Jeanne. Tu ne vas pas bien ma pauvre Jeanne. Ah non, ah non, ah ça non je ne vais pas bien.

Noir

ACTE 4

Guïtry reste seul en scène.

Guïtry. C'est idiot de ne pas avoir emporté plus d'argent. D'autant que je n'ai que de bonnes intentions vis à vis de ce manuscrit. Retravailler quelques scènes, améliorer quelques répliques, ajouter un personnage qui le relancerait au moment opportun... Molière lui-même ainsi que Beaumarchais me l'ont confirmé, cette « clef » n'est pas mauvaise ; un soupçon maladroite mais rien de grave. J'avais là une occasion unique de me corriger !

D'autant que ce n'est pas facile de sortir de... de là-haut. Comme prison dorée, difficile de faire mieux. L'endroit est charmant d'ailleurs, pour un peu je vous le recommanderais.

Il sort un téléphone multicolore, le montre au public et tout en parlant, compose un numéro.

Je ne sais pas comment les goûts ont évolué ici, mais là-haut, je ne vous dis pas. D'un autre côté, reconnaissons-le, c'est bien pratique le téléphone ; et pas seulement au théâtre. Allô ! ...

Au téléphone.

Mais oui, c'est moi. Mon Dieu qui voulez-vous que ce soit ? Comment ? ... Oh moi, vous manquer de respect ? ! Oh mon Dieu, comment pouvez-vous dire cela ? ... À la manière dont je dis mon Dieu ! Eh ! Mon Dieu, c'est bien possible. Seulement quand je dis « mon Dieu », je ne m'adresse pas à vous. Ah non, non j'utilise juste une expression française que je vous conseille d'ailleurs. En plus, vous l'utilisant, cela risque d'être cocasse... Oh, mon Dieu, vous donner un conseil, moi ! Un hommage plutôt.

En aparté.

Gentil mais susceptible comme une Reine de Boulevard...

Au téléphone.

Quand est-ce que je compte remonter ? ... Oh, my god, je ne suis pas pressé ! Bientôt. Mais je ne sais pas. Vous qui voyez tout, vous devez savoir qu'il m'a manqué dix euro. Comment, vous aviez les yeux ailleurs ? Une pièce de Shakespeare !

En aparté.

Shakespeare...

Au téléphone.

Si vous pouviez m'envoyer Gabriel avec dix mille euro, je crois que ça pourrait s'arranger. Le temps d'imprimer les billets ? Parfait. Surtout prenez votre temps, j'aimerais me promener un peu, visiter quelques théâtres, voir s'ils me jouent toujours et comment ils me jouent. ... On écrit des choses et puis ils les interprètent à leur façon. Vous savez ce que c'est ; vous devriez me comprendre... Allez adieu. Enfin si j'ose dire.

Il raccroche.

Noir.

ACTE 5

Les rideaux s'ouvrent dans le bureau de Stanislas, toujours en caleçon & peignoir. Il lit à voix haute un long passage de « Hamlet ».

Stanislas. « ... le ciel et la terre les ont fait apparaître dans nos climats à nos compatriotes. »

Là, Horatio est en train de faire le guet devant le château. En blouson de cuir noir sur sa moto, le style Hell's Angels, ce serait pas mal. M'ouais... On avisera.

En fond de scène, Guitry entre discrètement et ausculte la bibliothèque.

« Mais, chut ! Regardez ! Là ! Il revient encore ! Je vais lui barrer le passage, dût-il me foudroyer. Arrête, illusion ! Si tu as un son, une voix dont tu fasses usage, parle-moi ! S'il y a à faire quelque bonne action qui puisse contribuer à ton soulagement et à mon salut, parle-moi ! Si tu es dans le secret de quelque malheur national, qu'un avertissement pourrait peut-être prévenir, oh ! Parle. Ou si tu as enfoui pendant ta vie dans le sein de la terre un trésor extorqué, ce pourquoi, dit-on, vous autres esprits vous errez souvent après la mort, dis-le-moi. Arrête et parle... »

Guitry. Je m'arrête et je vous parle.

Stanislas. Ah ! Qu'est-ce que c'est ?!

Guitry. Je vous demande pardon, je vous ai fait peur.

Stanislas. Qui... qui êtes vous ?

Guitry. Si je vous le disais, vous seriez surpris.

Stanislas. Je le suis déjà.

Un temps.

Comment êtes-vous entré chez moi ?

Guitry. C'est idiot, vous allez comprendre. J'aurais normalement dû atterrir devant le perron et sonner à la porte, comme n'importe quel visiteur. Malheureusement, je me suis retrouvé dans votre salon. La téléportation manque parfois de précision.

Stanislas. Il y a toujours des problèmes avec la technique.

Guitry. À qui le dites-vous ?

Stanislas. À vous. Qui me prenez pour un con, si je ne m'abuse.

Guitry. Pas du tout !

Stanislas. Alors ?

Guitry. Alors ?

Stanislas. Je vous écoute. Que dit-on lorsqu'on est surpris en plein cambriolage ?

Guitry. Il y a un léger malentendu, je ne suis pas du tout venu vous cambrioler.

Stanislas. Bien sûr.

Un temps.

Alors ?

Guitry. Alors ?

Stanislas. C'est pourtant vrai, vous n'avez pas la tête d'un voleur.

Guitry. Merci.

Stanislas. Je ne vous aurais pas déjà vu par hasard ?

Guitry. Attendez, je vais vous aider.

Guitry s'assoit et prend une pose de profil.

Stanislas. Vous êtes... attendez... Non ?!

Guitry. Si !

Stanislas. Ce n'est pas possible !

Guitry. Et pourtant ! Je me doutais bien qu'on finirait par me reconnaître.

Stanislas. Oui bon, ne vous sentez pas obligé de vous foutre de ma gueule !

Guitry. Pardon ?

Stanislas. Eh, cocu pour cocu, je préférerais qu'on joue franc jeu, d'accord.

Guitry. Ah parce que vous êtes... ?

Stanislas. Qui ne l'est pas à notre époque ?!

Guitry. Il n'y a guère d'époque pour ces choses là.

Stanislas. Ça vous est arrivé également ?

Guitry. Bien des fois ! Et encore, les historiens ne savent pas tout. Mais c'est si loin...

Stanislas. Parlez pour vous. Pourquoi moi ? Enfin, pourquoi Jeanne ?

Guitry. Vous n'y êtes pas du tout. Je suis simplement venu récupérer... comment dire...

Stanislas. Ses affaires ? Je m'en doutais. Comment ai-je pu être aveugle à ce point ?

Un temps.

Vous êtes son... Elle aurait pu prendre quelqu'un de plus... enfin de moins... de plus jeune.

Guitry. Ben oui ! Je vous comprends.

Stanislas. Non, vous ne pouvez pas comprendre.

Guitry. Détrompez-vous, cher monsieur ! Il va falloir vous faire une raison, vous n'êtes pas cocu ! En tout cas, si vous l'êtes, je n'en suis pas responsable.

Stanislas. Vrai ?

Guitry. Dame, je le saurais.

Stanislas. Vous seriez son amant, vous me le diriez ?

Guitry. Non.

Stanislas. CQFD. C'est pour m'emmerder que Jeanne vous a donné la clef ?

Guitry. Si j'avais la clef, serais-je devant vous à devoir m'expliquer ?

Jeanne. (Off). Je suis rentrée !

Guitry. Ciel, votre femme !

Stanislas. Chut ! Plus un mot. Je veux en avoir le cœur net. Elle ne doit pas savoir que je suis là.

Stanislas se cache derrière le paravent. Guitry est assis.

Jeanne. (Off). Tu es là, mon minou ? Mon minou ? J'ai une bonne et une mauvaise nouvelles à t'annoncer. Je commence par la bonne.

Jeanne, honteuse, croit s'adresser à Stanislas.

Je t'ai trouvé une surprise pour ton anniversaire, elle va te plaire j'en suis sûre. Quant à la mauvaise... Bon. Tu es toujours d'accord pour mon projet de spectacle au moins ? Tant mieux ! Parce que je vais vraiment avoir besoin de ton soutien, tu sais... Ce serait bien que nous ayons une petite discussion à ce sujet... à l'occasion.

Elle aperçoit enfin Guitry.

Vous ? Chez moi ?

Guitry. Moi ! Chez vous !

Jeanne. Mais... Vous êtes fou ? Vous auriez pu tomber sur mon mari.

Guitry. J'aurai pu, en effet.

Jeanne. Et il aurait su.

Guitry. Il aurait su ?

Jeanne. Je préfère qu'il l'apprenne par mes soins. Au revoir monsieur.

Guitry. Vous partez ? Déjà ?

Jeanne. Pas moi ! Personne ne vous retient. Alors adieu.

Elle lui sert la main de manière autoritaire, s'assoit et parle pour elle même

Pff... Qu'est-ce qui m'a pris ? C'est incompréhensible. Et cet imbécile qui augmentait tout le temps. Vingt, quarante, cent, mille euro... Comment ne pas craquer ? ! Stanislas ne me le pardonnera jamais. C'est comme si... Oh non, tout de même ? Et pourtant si ! C'est cela, c'est comme si j'avais été... violée ! !

Guitry. Dieu que la passion vous rend plus belle encore...

Jeanne. Vous êtes encore là, monsieur ? ! Déguerpissez avant que Stanislas n'apprenne la vérité.

Guitry. Est-elle si blâmable qu'il ne vous pardonne ?

Jeanne. Évidemment. Je le connais mieux que vous tout de même ! Huit ans que nous sommes ensemble.

Guitry. C'est un argument.

Jeanne. Et pratiquement autant que nous faisons du théâtre.

Guitry. C'est imparable.

Jeanne. Jamais il ne me pardonnera. Ça va le rendre complètement fou !

Guitry. Mais non, mais non.

Stanislas. Mais si, mais si !

Stanislas apparaît comme un fou furieux.

Eh bien, vas-y. Rends-moi fou, Jeanne.

Jeanne. Tu écoutes aux portes, toi maintenant ? !

Stanislas. Aux paravents seulement. Et c'est bien suffisant ! Alors monsieur, je ne suis pas cocu ?

Guitry. Je confirme.

Stanislas. Parce que vous avez payé mille euro, vous croyez que ça ne fait pas de moi un cocu ?

Guitry & Jeanne. ???

Stanislas. (*À Jeanne*). Et toi ? Toi ! Toi ! D'accord, je t'ai obligée à te soigner. D'accord, je t'ai dit que je ne tolérerai plus la moindre dépense irrationnelle. D'accord, je t'ai confisqué notre carte bleue. Mais, c'était pour ton bien, pour nous ! Tu aurais pu m'en parler si ça ne te convenait plus. De là à te prostituer pour mille euro ! Mille malheureux euro !! Tu n'as donc aucun sens moral ! ?

Jeanne s'approche de Stanislas, lui met une baffe et va se rasseoir, furieuse et vexée.

Guitry. Mon cher ami, seriez-vous assez aimable pour me servir une coupe de champagne ?

Stanislas. Pardon ?

Jeanne. Un doigt de porto en ce qui me concerne ! Ou plutôt, après ce que je viens d'entendre, mets-y la main entière...

Guitry. Vous avez imaginé que votre exquise épouse faisait allusion à une sorte de... surenchère péripatéticienne, c'est bien cela ? Eh bien, permettez-moi de dissiper cette terrible méprise ! Certes, enchères il y eut mais le lot n'était pas Mademoiselle, évidemment.

Stanislas. Non ?

Guitry. Non ; il s'agissait d'acquérir un manuscrit original d'une valeur inestimable.

Jeanne. Un texte de Sacha Guitry, quasi introuvable aujourd'hui. « La clef » !

Stanislas. Oui bon du Guitry. Et alors ?

Guitry. Enfin quoi, Guitry ! Vous devez connaître ?

Stanislas. Je suis très peu porté sur le boulevard.

Guitry. Je trouve cependant que vous avez des prédispositions.

Stanislas. Je vous en prie, hein ?!

Guitry. L'avez vous lu au moins ?

Stanislas. J'ai ses œuvres complètes, merci.

Jeanne. Ce que tu ne sais pas encore, c'est que la personne qui vient d'acheter le manuscrit, c'est... c'est moi.

Stanislas. Ben voyons. Et à quel prix je te prie ?

Jeanne. (*Elle chuchote, mal à l'aise*). ... Cent...quante... ille.

Stanislas. Pardon ? ! ?

Jeanne. Cent cinquante mille.

Guitry. ... Et dix euro.

Stanislas recrache la gorgée qu'il était en train d'avaler.

Stanislas. Non, non, non. Tu me racontes des cracks.

Jeanne. J'ai payé avec le chéquier de la compagnie. Si tu mets bout à bout nos économies et les subventions de ton Hamlet, en ajoutant le découvert autorisé par la banque, le compte est bon, j'ai vérifié.

À Guitry.

J'aurais été incapable d'aller plus haut dans les enchères mais moi, je ne vous l'ai pas dit.

Guitry. Vous êtes rassuré ? Ce que c'est que la jalousie ! D'un autre côté, quand on croit avoir été trompé et qu'on découvre que l'on vit avec une petite femme de goût aussi fidèle qu'adorable, quel délice !

Stanislas. Je partage ma vie avec une folle furieuse...

Jeanne. Tu ne me crois pas.

Stanislas. Si, justement !

Guitry. Eh bien alors ?

Jeanne. Au début, j'y étais allée pour t'acheter ton cadeau. Oui, ce petit maillet mignon tout plein pour t'aider dans tes mises en scènes. Et un, deux, trois. Un, deux, trois. Je l'ai obtenu tellement facilement, ça m'a fait un choc, toute ma psychothérapie a disparu d'un seul coup et j'ai replongé dans un tourbillon de chiffres, je ne me contrôlais plus. J'aurais pu acheter n'importe quoi.

Stanislas. Tu ne t'es pas gênée, merci !

Jeanne. Et par la suite, c'est la faute de ce monsieur. Il m'a entraînée dans une partie de bras de fer. Il était si sûr de lui, si convaincu de sa victoire... Je n'ai pas été capable de lui céder, c'était au dessus de mes forces. Je sais, c'est un jeu puéril qui nous coûte cher...

Stanislas. Ne me dis pas que tu as dépensé cent cinquante mille euro par... orgueil ! ? !

Jeanne. Oh ! Orgueil, tout de suite les grands mots ! Par fierté, tout au plus.

Stanislas. Je me sens trahi. Le sol se dérobe. Non seulement on ne va pas pouvoir monter mon Shakespeare, mais surtout je vais devoir reprendre un petit boulot.

Guitry. Oh, ce serait tellement dommage de gâcher un talent comme le vôtre. D'autant que vous ne pourrez échapper au contrôle.

Stanislas. Hein ?

Guitry. L'administration va inévitablement vérifier la bonne utilisation de ses subsides. Et alors là, je ne veux pas présager du résultat... Vous le savez au moins Jeanne que votre ami va être contrôlé ? !

Jeanne. Oui. Non. En quoi ça consiste ?

Guitry. Ils viennent à l'improviste, parfois vous êtes encore en pyjama. Ou en caleçon. Avant même de vous voir, ils ont décidé que vous étiez coupable et c'est à vous de prouver votre innocence. Même quand vous n'avez rien fait. Alors, vous imaginez quand vous avez fauté. Je ne parle pas des vrais escrocs, ceux-là ont l'habitude. Je parle de gens comme vous et moi, comme lui. Le contrôleur verra son visage respirer la peur, il sourira sans le regarder dans les yeux. Car ils ne vous regardent jamais dans les yeux.

Stanislas. Non ?

Guitry. Non. Il sourira juste parce qu'il sentira qu'il va trouver quelque chose...Et il trouvera. Forcément, il trouvera. Aussi, Jeanne, il n'est pas trop tard pour vous éviter ces désagréments.

Stanislas. Oh oui, oui, oui, oui, oui il n'est pas trop tard. Monsieur ! Manifestement, vous tenez à cette « clef » comme à la prune de vos yeux ; soyons bref : combien en offrez-vous ?

Jeanne. Ah non Stanislas ! Ne sois pas vulgaire !

Stanislas. Qu'est-ce que tu as ? Tu ne veux pas que monsieur nous rachète le texte ?

Jeanne....

Stanislas. Il peut me sortir de la panade !

Jeanne....

Stanislas. Tu tiens vraiment à ce que je sois contrôlé par le fisc ?

Jeanne....

Stanislas. Jeanne ?

Jeanne....

Stanislas. Enfin quoi ! Tu boudes ?

Jeanne....

Stanislas. Bon d'accord ma chérie, pardon d'avoir pu penser que tu avais eu une aventure avec ce...hum... Écoute.

Jeanne....

Stanislas. Ma chérie ?

Jeanne....

Stanislas. Mais, je suis ruiné !!!!

Jeanne. Ce n'est pas la question. Plus tard Stanislas, tu me diras merci.

Stanislas. Je te remercie tout de suite si tu le désires Jeanne mais quoi, merde à la fin ! Tu n'as aucune conscience de la valeur des choses ! ?

Jeanne. Justement, si ! On doit pouvoir trouver une solution. Je ne sais pas, moi ! Il nous suffirait d'hypothéquer la maison. Elle vient de mes parents, tu n'as pas de scrupules à avoir.

Stanislas. Rassure-toi, je n'en aurais pas !

Jeanne. C'est de ta faute dans le fond ce qui vient d'arriver ; tu as refusé de m'accompagner à la vente alors ne fais pas l'étonné maintenant s'il te plaît. Pourquoi faut-il qu'à chaque fois tu fasses des histoires ?

Stanislas. Parce que je me retrouve cul nu, voilà pourquoi !

Elle lui tend son mouchoir en soie.

Jeanne. Ça ne t'a pas toujours dérangé...

Stanislas. (*À Guitry*). Oh, mais vous l'entendez ?! Elle va me rendre fou ! Fou, oui. Fou ! Fou ! Fou ! Fou !!!

Jeanne. Tiens. Tu as de la bave aux lèvres.

Stanislas. Je vais la tuer. Je vais la tuer.

Guitry. Ttt... Pour un simple contrôle ? Enfin...

Jeanne. J'ai parfaitement compris, Stanislas. Fais comme tu veux et n'en parlons plus.

Stanislas. Ah bien voilà, dieu merci tu deviens raisonnable ! Encore, il s'agirait d'un manuscrit de Shakespeare...

Guitry. Ce qu'ils peuvent m'énerver avec leur Shakespeare ! Tout de même, que lui reprochez vous à Guitry ?

Stanislas. D'être mortel !

Guitry. ...?

Stanislas. Shakespeare, voilà une langue éternelle. Guitry, c'est le contraire... Il est frivole.

Guitry. Qui, moi ?

Stanislas. Lui ! Son théâtre est d'un futile.

Guitry. Insolent !!!

Stanislas. Qui moi ?

Guitry. Lui, Guitry !

Stanislas. Du conformisme petit bourgeois ! Un mot, un seul : superficiel !

Guitry. Spirituel plutôt ! Cent soixante mille.

Un temps

Cent soixante mille euro.

Stanislas. Ah oui, tout de même... C'est plus que...

Guitry. Ttt... Ne transformons pas un « gentleman agreement » en banale histoire d'argent. D'autant que si vous me confiez le texte quelques jours, je m'engage sur l'honneur à vous le restituer à tout jamais.

Jeanne. Vous feriez ça ?!?

Stanislas. Ah bon ?

Guitry. Oui.

Jeanne. Mais... Mais pourquoi ?

Guitry. Pour que votre ami le monte.

Stanislas. Monter du Guitry, moi ?

Jeanne. Mais oui ! Pourquoi pas ?

Stanislas. Je te signale que je suis censé travailler sur « Hamlet » !

Jeanne. Et moi je te rappelle 1) que tu as promis de me suivre si je t'apportais un projet intéressant 2) que dans ton cahier des charges, tu as une clause qui te permet de changer de pièce en cours de route. Je te connais, tu trouveras une bonne raison... J'ai toujours rêvé de jouer du Guitry !

Stanislas. Pas moi.

Guitry. Elle est bien, cette petite.

Jeanne. En plus, il y a un très beau rôle féminin.

Guitry. Pour une jolie femme, il y a toujours un joli rôle à prendre, chez Guitry comme dans la vie.

Stanislas. Cent soixante mille, dites-vous ? Affaire conclue. Et c'est un prix d'ami. Vous aimez Guitry à ce point ?!

Guitry. Je suis un fan de la première heure.

Stanislas. Si on m'avait dit que je me lancerais dans du Guitry...

Guitry. Voici cent cinquante mille. Le solde dans la journée.

Stanislas. C'est parfait. Parfait, parfait. En revanche, vous ne trouvez pas que c'est

dangereux ?

Guitry. Dangereux ?

Stanislas. A l'époque où « la Clef » a été montée pour la première fois, même avec Réjane ça n'avait pas marché, je prends un risque important.

Jeanne. Je croyais que tu ne connaissais pas bien Guitry !

Stanislas. Ce n'est pas ma tasse de thé, nuance... Soyons honnête. Dans la mesure où Monsieur nous rachète le texte de « La clef », officiellement, il ne nous appartient plus.

Guitry. Exact.

Stanislas. Nous sommes d'accord. Pourquoi je me trouverais dans l'obligation de le produire alors ?

Guitry. Le raisonnement se tient.

Jeanne. Stanislas, nous avons un contrat moral envers ce monsieur !

Guitry. Ttt... Puisqu'il insiste, je suis d'accord pour mettre de côté ce manuscrit, ça me laissera du temps.

Stanislas. Eh bien c'est entendu. Je reviens à « Hamlet » et tout rentre dans l'ordre

Guitry. Ce qui est dit est dit.

Un temps.

En attendant, si vous montiez « Deburau » ?

Noir

ACTE 6

Stanislas et Guitry sont en train de répéter. Guitry joue le texte de Deburau.

Guitry. « Ne bouge pas, reste tranquille » !

Stanislas. Que faites-vous ?

Guitry. Je parle à mon fils, tel que c'est écrit.

Stanislas. Écoutez mon vieux, personne ne vous a dit que votre fils était là. Vous avez un metteur en scène rien que pour vous alors profitez en, hein ! J'ai accepté de vous confier le rôle de Deburau père, d'accord, parce que vous nous avez aidés.

Guitry. Belle leçon de reconnaissance.

Stanislas. Parce que je trouve aussi que vous avez le physique du rôle.

Guitry. Belle leçon de lucidité.

Stanislas. Et parce qu'entre nous, Guitry, je m'en fous un peu...

Guitry. Belle leçon d'amateurisme.

Stanislas. Comment ?

Guitry. Comme je vous dis.

Stanislas. Exceptionnellement, je passerai sur vos impertinences ! Mais il faudrait y mettre du votre maintenant ! À commencer par m'écouter, à essayer de comprendre ce que je vous dis. Essayer simplement, ce serait un bon début.

Guitry. Je vous promets de faire un effort. « Ne bouge pas, reste tranquille » !

Un long temps de silence. Guitry est en attente. Stanislas l'observe.

Aurais-je dit quelque chose qui ne va pas ?

Stanislas. Chut. Je prends un temps, pour voir ce que ça donne.

Guitry. En l'occurrence, la logique aurait voulu que vous colliez au texte, non.

Stanislas. Pourquoi ? Le théâtre, ce n'est jamais que parler et s'arrêter de parler. Si vous aviez continué d'écouter, vous auriez entendu le silence. Même dans le silence, il y a du mouvement. Écoutez comme tout vibre autour de nous...

Jeanne entre, extrêmement fâchée.

Non évidemment, le charme est rompu maintenant. Tu désires, ma chérie ?

Jeanne. C'est quoi, ce petit mot ?

Guitry. Vous lui laissez des petits mots. Comme c'est charmant.

Jeanne. Ce n'est pas un petit mot charmant ! C'est la distribution de la pièce.

Guitry. Tiens donc.

Jeanne. Et je n'y figure pas !

Guitry. Oh, et pourquoi cela ?

Stanislas. Elle connaît trop Guitry !

Jeanne & Guitry. ???

Stanislas. Depuis qu'on est sur ce projet, elle brûle d'excitation, elle a mille idées par heure !

Jeanne. Et alors ?

Stanislas. Et alors tu es déjà en train de faire ta petite cuisine interne, je te connais par cœur. Avec mes auteurs préférés, j'ai du mal à ce que tu m'obéisses alors là, sur du Guitry, c'est comme si j'avais du savon entre les doigts !

Guitry. J'ai peur de comprendre.

Jeanne. J'ai peur de ne pas comprendre.

Stanislas. Eh puis... Surtout Jeanne ! Tu as cru qu'en t'offrant à prix d'or un « Guitry », j'allais te donner le premier rôle sans rechigner, eh bien, non ! Je ne peux pas cautionner ce genre de calcul.

Jeanne. Puisque tout est arrangé !

Stanislas. Le dindon c'est chez Feydeau, pas chez Guitry ! Si je dois mettre en scène « Deburau », ce sera avec la distribution que je choisirai. Question de principe. Le sujet est clos, maintenant. J'ai du travail. À plus tard.

Jeanne est au bord des larmes.

Jeanne. Mais tu n'as pas le droit, c'est mon projet.

Stanislas. L'art étouffe et se meurt de la compromission.

Guitry. Comme c'est bien dit.

Stanislas. D'autant que je ne sais toujours pas à quelle sauce je vais bien pouvoir accommoder ce... machin.

Il attrape le texte de « Deburau ».

Je n'ai encore aucune idée des costumes, du nombre de décors ou de comédiens qu'il va me falloir. En revanche, Jeanne, si tu veux être mon assistante...

Jeanne. Ne pousse pas l'affront trop loin s'il te plaît ou je pars chez Jacques.

Stanislas. Arrête de me mettre en compétition avec ce vieux débris de Jacques ! C'est insultant.

Jeanne. Il saura m'apprécier à ma juste valeur ! Au moins, avec lui, je sais que je ne risque pas de me retrouver avec une plume plantée dans les fesses ou de me doucher nue sur scène comme dans la cour d'honneur !

Stanislas. C'est un mauvais, un pédant. Jacques ne te mérite pas et tu le sais très bien.

Jeanne. Et toi, tu me mérites peut-être ?

Stanislas. On reprendra cette discussion plus tard. Je ne tiens pas à ce que l'on se dispute devant des inconnus.

Guitry. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je fais le mort.

Jeanne. Ce que ce monsieur peut penser ne m'intéresse pas ; comme je me contrefous de Jacques si tu veux le savoir, mais tes crises de jalousie m'exaspèrent au moins autant que tes grands principes sur la création ! Tu crois qu'on ne devient un artiste accompli que dans la souffrance. Et en priorité celles des autres, la mienne en l'occurrence ! Je n'ai plus envie de me torturer l'esprit à cause de toi. Alors je te laisse une dernière chance, écoute moi bien Stanislas ; si je ne joue pas dans cette pièce, non seulement je te quitte mais je me vengerai !! Tu as deux heures ! Adieu !

Elle sort en claquant la porte.

Stanislas. C'est ça, adieu. Jusqu'à ce que tu reviennes. Je ne lui donne pas deux heures.

Un temps.

Ah, les femmes ! Les femmes ! Les femmes !

Guitry. Et les hommes, les hommes, les hommes le leur rendent bien, avouez.

Jouant à nouveau le texte de « Deburau ».

« Ne bouge pas, reste tranquille » !

Stanislas. Ah oui, oui, c'est vrai ! Les répétitions. Qui vous a dit que votre fils était là ?

Guitry. Puisque je le maquille, il est forcément là.

Stanislas. D'accord. Qui vous a dit que vous deviez le maquiller ?

Guitry. Comme le fils doit monter sur scène, il est normal que son père le maquille.

Stanislas. Eh bien moi, je vous dis que non !

Guitry. Les didascalies pourtant. Regardez !

Prenant le texte à témoin.

"Deburau maquille son fils."

Stanislas. Ce sont les italiques ! On s'en fout ! On ne les joue jamais !

Guitry. C'est tout de même l'auteur qui les a écrites !

Stanislas. Oui ! Ils ne savent pas se confiner à leur rôle, les auteurs.

Guitry. Mais le texte... ?

Stanislas. Quoi, le texte ? C'est ce que provoque le texte qui est intéressant, pas le texte lui-même.

Guitry. Tiens donc.

Stanislas. Bien sûr ! Une pièce c'est... C'est une symphonie, voilà ! Et le rôle du metteur en scène, c'est d'harmoniser tous les instruments comme le ferait un chef d'orchestre. La scénographie, la musique, les costumes, le décor, l'interprétation... Je ne dis pas que le texte ne participe pas au spectacle évidemment, mais pour un quart au maximum.

Guitry. Pour un quart, c'est modeste !

Stanislas. C'est ce qu'on leur demande aux auteurs, d'être modestes !

Guitry. En sont-ils capables, seulement ?

Stanislas. Ils sont morts.

Guitry. Les autres !

Stanislas. Les autres ?

Guitry. Oui, les vivants ! Il doit bien en rester un ou deux...

Stanislas. On les joue le moins possible. Eh puis, quand on les joue, il faut savoir rester très strict pour qu'ils n'assistent jamais aux répétitions. Entre nous, l'idéal serait qu'ils n'assistent pas non plus aux représentations.

Guitry. Finalement, l'idéal est un texte modeste écrit par un auteur modeste. Il faudrait tout de même leur dire aux auteurs.

Stanislas. Quoi ?

Guitry. De ne pas perdre de temps à écrire des italiques. Ils gâchent leur énergie pour rien.

Stanislas. D'autant que personne ne connaît plus mal sa pièce qu'un auteur.

Guitry. Pourtant, tout de même ! Je me fais l'avocat du diable en ce moment, vous me pardonnez ? Je crois savoir que c'est lui qui l'a imaginée.

Stanislas. Les mots couchés sur le papier n'ont plus le même sens, une fois qu'on les incarne. C'est au metteur en scène de décider.

Guitry. (*En aparté*). Ce jeune homme a décidément les fondements biens rigides...

Revenant à « Deburau ».

Bien alors dites-moi, si mon fils n'est pas là, qu'est-ce que je fais au lieu de le maquiller ?

Stanislas. Je n'en sais rien. Je trouverai quelque chose, une chorégraphie.

Guitry. Une chorégraphie ?

Stanislas. Oui, ne vous inquiétez pas !

Jeanne traverse la pièce en les snobant, d'un air faussement désintéressé.

Allez ! Ne nous laissons pas distraire. Au travail ! On reprend.

Guitry. « Ne bouge pas, reste tranquille » !

Stanislas. Un instant ! Finalement, vous avez raison. Le fils doit être là.

Guitry. Nous y voilà. « Ne bouge pas, reste tranquille » !

Stanislas. Je lui ferai faire des acrobaties.

Guitry. Des acrobaties ? Mon fils ?

Stanislas. Il faut bien trouver une raison au fait que vous lui disiez de ne pas bouger.

Guitry. Mais puisque je le maquille.

Stanislas. Non, je vous ai dit. C'est trop évident.

Guitry. Et ce n'est pas bien quand c'est évident ?

Stanislas. Si c'est pour faire des choses évidentes, il n'y a plus besoin de metteur en scène.

Guitry. Ah oui, oui ! Pardon. Suis-je bête ?

On sonne à la porte. Jeanne repasse rapidement en sens inverse.

Jeanne. J'y vais, ne vous dérangez pas surtout.

Guitry. C'est vrai que faire des acrobaties avant de monter en scène, ce n'est pas évident.

Stanislas. Voilà, je ne vous le fais pas dire ! Il fera la roue.

Guitry. La roue ?

Stanislas. Oui ! Sur les mains, les pieds en l'air qui font un arc de cercle...

Guitry. La roue, je connais !

Stanislas. Et voilà pourquoi, irrité, vous lui demandez de s'arrêter et de rester tranquille.

Guitry. Il faudra que je parle au bon moment. Imaginez que je l'arrête quand il est sur les mains... Je lui maquillerais les pieds.

Stanislas. Non puisque...

Guitry. Puisque je ne le maquille plus... Comme tout s'enchaîne bien !

Stanislas. N'est-ce pas ?

Guitry. J'ai presque envie de vous appeler maître.

Jeanne revient avec une enveloppe.

Jeanne. Vous lui feriez trop d'honneur. (*À Stanislas*) Tu es content de ton nouveau comédien ?

Guitry. Oh, comédien... modeste.

Stanislas. Oui, il y a du boulot mais il n'est pas si mal, tu verras.

Guitry. Merci, merci.

Jeanne. Vous lui avez tapé dans l'œil. Stanislas ne fait jamais de compliments, d'habitude.

Guitry. Oui oui, disons que pour un autodidacte, je me débrouille.

Stanislas. Ah bon ? Vous n'avez jamais pris de cours ?!

Jeanne. Vous auriez dû vous taire. Là pour le coup, vous n'êtes plus comédien du tout !

Guitry. Et pourtant, j'ai joué plus de pièces que vous n'en interpréterez jamais...

Stanislas. Il me plaît, lui !

Jeanne. C'est toi qui dis ça ? ! Toi qui ne jures que par la méthode.

Stanislas. Une fois n'est pas coutume. Il a un petit quelque chose, une présence je ne sais pas, qui transcende son inexpérience. Il me plaît, c'est tout.

Jeanne. Tu engages vraiment n'importe qui, Stanislas.

Stanislas. Je trouve au contraire qu'il te ressemble, moi.

Jeanne. Tu tiens vraiment à m'humilier.

Stanislas. Souviens-toi de nos débuts. « Lorsqu'il y a du tempérament, il y a de la matière », ce n'était pas ton leitmotiv ? Eh bien, ne trouves-tu pas que ce monsieur en a, du tempérament ?

Jeanne. (*Gonflant sans conviction sa poitrine*). Il me semble que nous n'avons pas tout à fait les mêmes arguments, lui et moi...

Stanislas. Notre ami a pour lui la principale qualité qui t'échappe : l'humilité !

Guitry. J'ajouterai que c'est un grand plaisir de travailler avec euh... Comment déjà ?

Stanislas. Il a de l'humour, non ? Stanislas!

Guitry. Stanislas, Stanislas... Stanislas qui ?

Stanislas. Stanislas qui !? Quand je te dis qu'il est impayable ! Stanislas, c'est mon nom de metteur en scène, un hommage à...

Jeanne. Pour l'état civil, il s'appelle Pierre Durand.

Stanislas. Oui bon, ça va Jeanne...

Jeanne. Et sinon, toujours pas de rôle pour moi ?

Un temps. Elle tend une enveloppe à Guitry.

Un garçon vêtu de blanc de la tête aux pieds est venu remettre cette enveloppe à l'attention de ton « élève ». De la part de Gabriel il a dit.

Guitry. Ah bien merci, je l'attendais.

Jeanne. Plutôt spécial mais alors, mignon comme un ange.

Guitry. Vous ne croyez pas si bien dire. C'est amusant, j'ai l'impression de m'offrir mes premiers cours de théâtre.

Guitry tend l'enveloppe à Stanislas.

Stanislas. Je vais le mettre au coffre ! Vous m'accompagnez ? Que l'on recompte ensemble.

Guitry et Stanislas sortent. Jeanne, restée seule, sort son portable et compose un numéro.

Jeanne. Allô, Jacques ? C'est Jeanne. Non, ça ne va pas. Stanislas, forcément... Bien sûr que je lui en veux. Non. Non, n'insiste pas, je n'ai pas envie d'en parler, je ne suis pas d'humeur, ça me rend triste. Oui ...Oui, je l'aime... je l'aime, il m'aime, c'est entendu mais... S'il m'aime trop, je l'aime moins. Et si je l'aime moins, il m'aime moins puisqu'on a tendance à n'aimer que ceux qui nous aiment... Donc, si je ne l'aime plus, il ne m'aime plus. Et là, je suis perdue puisqu'il ne m'aime plus et que moi, moins. Tu sais pourtant moi, j'aime quand les situations sont claires.

Stanislas entre et surprend la fin de la discussion.

Tant qu'il me distribuait dans ses pièces, j'avais une raison de rester ; mais maintenant qu'il monte « Deburau » sans moi... Évidemment que c'est une excellente pièce, ne remue pas le couteau s'il te plaît. Et toi déjà, tu m'as dit que tu travaillais sur quel projet actuellement ? Il n'y aurait pas un rôle pour moi par hasard ?... Depuis le temps que l'on doit retravailler

ensemble. Rien ne me ferait plus plaisir... Bien sûr oui, parlons-en. Tout à l'heure ? Si si si, je suis disponible. On dit 20h00. Chez toi. Je t'embrasse... À ce soir.

Elle raccroche. Gène partagée.

Stanislas. Avec qui tu étais en ligne ?

Jeanne....

Stanislas. C'était Jacques ?

Jeanne....

Stanislas. Tu le vois ce soir ?

Jeanne....

Stanislas. Tu ne vas pas céder à ses avances ?

Jeanne. Tu refuses de me faire travailler, il faut bien que j'exerce mon talent ailleurs...

Guïtry entre, relisant et annotant le texte de « la clef ».

Tu t'es fait acheter, Stanislas. Je ne te reconnais pas.

Stanislas. Tu viens de te vendre à Jacques, je te reconnais bien là.

Jeanne. Il s'agit bien de ça. Je ne sais plus quoi faire pour attirer ton attention. Depuis qu'on est ensemble, tu me négliges ! Il n'y en a que pour ton travail. Tu n'avais jamais remarqué que ma folie dépensière n'est apparue que depuis que je te fréquente ?!

Stanislas. Ah tiens, non. Bon euh... Jeanne, quoi que tu en dises, rien ne t'autorise à me faire cocu !

Jeanne. Mais, je n'ai pas envie de te tromper !!!

Un temps.

C'est toi qui m'y obliges...

Stanislas. Eh bien vas-y ! Assume, va, cours, vole... et couche avec le premier venu, puisque c'est ce que tu as en tête !

Jeanne. Là, c'en est trop. Viens avec moi !

Stanislas. Où ça ?

Jeanne. Viens et tu verras !

Ils sortent.

Guïtry. Oh oh ! Cette femme est décidément charmante. Et surtout, ce qui ne gêne rien, elle

est très, très amoureuse. Très, oui. Un amour.

On entend un bruit de vaisselle qui casse.

Du tempérament mais... un amour.

Stanislas revient.

Stanislas. Vous savez ce qu'elle a eu le culot de me dire ?

Guitry. Qu'à force d'être jaloux, vous finiriez par être cocu.

Stanislas. Comment le savez-vous ?

Guitry. Une intuition.

Stanislas. Toute la vaisselle va y passer. Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? Elle mériterait... une bonne gifle ! Vous avez raison, j'y vais.

Guitry. (Au public) Je vous prends à témoin, je n'ai rien dit.

Stanislas revient.

Alors, cette gifle ?

Stanislas. C'est moi qui l'ai reçue !

Guitry. J'ai déjà entendu ça quelque part.

Stanislas. Par contre, vous avez raison. Ça calme !

Guitry. Ça c'est nouveau !

Jeanne revient toujours très en colère, en train de boutonner son manteau.

Jeanne. Puisque plus personne ne me retient ici ! Adieu !

Guitry. Elle est charmante.

Jeanne. Et d'ailleurs, je ne sais pas non plus ce qui me retient de...

Elle gifle Guitry avant de sortir.

Guitry. Charmante, charmante c'est le mot...

Stanislas. Mais enfin Jeanne, tu ne vas pas bien ! Qu'est-ce qui te prend ?

Jeanne. Non, je ne vais pas bien, comme tu es perspicace ! Je ne vais pas bien car je te quitte et que c'est une décision douloureuse. Tant mieux si tu as trouvé en la personne de ce monsieur le généreux mécène qui te faisait défaut mais puisque je n'entre plus dans tes plans de carrière, je m'en vais, oui.

Une existence normale est forcément médiocre, c'est cela ? Eh bien non. Non. Il n'y a rien de médiocre à vouloir simplement être heureuse. Avant de vouloir recréer la vie, il faut savoir la vivre ! Voilà sans doute la différence entre une comédienne fragile qui a du cœur et un metteur en scène nombriliste qui se contente, lui, de fouiller ses sentiments chez les autres... Adieu ! Ton cobaye quitte le laboratoire.

Un dernier mot. Ce monsieur en Guitry ? Fais-moi rire ! Guitry avait plus de poids, de prestance, de charme. Bon vent à « Deburau » malgré tout, même si je doute fort ce coup-ci que l'élève ne dépasse le maître. Il ne fera pas illusion longtemps, ton imposteur ! Dommage pour ta réputation, Stanislas.

Guitry. Écoutez, chère Jeanne, je fais la promesse de ne jamais rien tenter qui puisse un jour nuire à la mémoire et au nom de Guitry. Sur la tête de mon père, je vous le jure. Quant à Stanislas, sa jalousie n'a d'égale que les sentiments qu'il tient à votre égard. Un homme qui n'est pas un tant soit peu jaloux n'est pas un homme qui aime...

Jeanne. Je vous remercie mais épargnez-moi les grands sermons à la Guitry. On ne les écoute guère que dans ses pièces...

Guitry. Ah ça, c'est un comble !

Jeanne. Adieu.

Elle s'en va.

Guitry. Une femme qui multiplie les allées et venues et qui vous dit « adieu » trois fois de suite n'a pas réellement envie de partir. Croyez-moi, elle reviendra très rapidement.

Noir.

ACTE 7

Stanislas et Guitry sont en train de répéter. Guitry joue toujours « Deburau ».

Guitry. « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Stanislas. C'est un peu long !

Guitry. Comment ?

Stanislas. La phrase est un peu longue. Vous êtes là depuis trop longtemps, les gens vont s'ennuyer.

Guitry. Mais ils écoutent le texte ...

Stanislas. Non ! C'est très rare qu'ils écoutent le texte. Il faut absolument qu'il se passe quelque chose.

Un temps.

Vous pouvez vous coucher par terre ?

Guitry. Pardon ?

Stanislas. Vous pourriez vous mettre par terre comme si vous tombiez.

Guitry. Vous voulez que je tombe ?

Stanislas. Voilà ! Excellente idée ! Tombez ! Vous êtes doué. Le métier rentre vite.

Guitry s'agenouille difficilement. Sa veste est sur une chaise. Son téléphone portable sonne.

Guitry. C'est pour moi.

Stanislas. Je m'en occupe.

Stanislas cherche le portable dans une poche de la veste de Guitry.

Guitry. Poche extérieure de droite.

Stanislas trouve l'appareil et l'éteint.

Stanislas. Voilà. Il vous laissera un message et vous appellerez après la séance.

Guitry. Mais... C'était important, je pense.

Stanislas. Rien n'est plus important que ce que nous sommes en train de faire. Le respect du métier commence par là : Éteindre la sonnerie de son téléphone. À bon entendeur...

Guitry. Bien, bien. « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Stanislas. Vous pouvez pivoter ?

Guitry. Pivoter ?

Stanislas. Oui ! Tournez sur vous-même en disant cette phrase. En général, le public aime bien voir l'acteur pivoter.

Guitry se relève.

Que faites-vous ?

Guitry. Et si vous me montriez ?

Stanislas. Ça ne se fait pas du tout ! Un metteur en scène explique, il ne doit jamais montrer.

Guitry. Pourquoi ?

Stanislas. Parce que s'il montre, il montre surtout qu'il est mauvais.

Guitry. Pourquoi ?

Stanislas. Pourquoi, pourquoi ? Tout le monde sait ça !

Guitry. D'instinct, je me méfie des choses que tout le monde sait mais dont personne ne peut en expliquer la raison. Montrez-moi !

Stanislas. Mais non, enfin !

Guitry. Mais si ! Une fois n'est pas coutume, montrez-moi. Je n'y arriverai pas, sinon.

Un temps.

Stanislas. Ça restera entre nous ?

Guitry. Vous avez ma parole.

Stanislas. C'est la première fois que je vais jouer. Ça me fait tout drôle.

Guitry. Auriez-vous peur ? ... La vérité !

Stanislas. Oui.

Guitry. C'est bon ça !

Stanislas. Quand je mets en scène, je n'ai jamais peur.

Guitry. Ça c'est moins bon. Allons-y !

Stanislas. Qu'est-ce que je n'aurai pas fait pour vous ?! Jouer !?

Stanislas s'agenouille à son tour.

« Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Guitry. Non !

Stanislas. Si, c'est le texte.

Guitry. Oui, mais ce n'est pas le ton.

Stanislas. Ah bon ? « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Guitry. Non ! Non, c'est mauvais.

Stanislas. Oui bon, je ne suis pas comédien.

Guitry. Et puis d'abord levez-vous ! On n'a pas idée de se traîner tout le temps par terre.

Stanislas. Mais le public ...

Guitry. Mais le public ne paye pas pour vous voir ramper.

Stanislas. Il faut pourtant qu'il se passe quelque chose.

Guitry. Oui ! Mais à force de vouloir que quelque chose se passe, c'est le texte qui passe à la trappe.

Stanislas se relève.

Allez, répétez la phrase !

Stanislas. « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Guitry. Ah, c'est mauvais, c'est mauvais !

Stanislas. Je vous avais prévenu.

Un temps. Les comédiens pourront improviser autour de ce retournement de situation en cours...

Guitry. Vous avez une voiture ?

Stanislas. Oui.

Guitry. Demandez-moi d'aller la chercher chez le boulanger.

Stanislas. Pardon ?

Guitry. Je parle français ! Demandez-moi d'aller chercher votre voiture chez le boulanger.

Stanislas. Mais ça ne veut rien dire !

Guitry. Je ne vous demande pas de commenter, je vous demande de répéter.

Stanislas. Allez me chercher ma voiture chez le boulanger !

Guitry. Vous comprenez ce que vous dites ?

Stanislas. Non, ça ne veut rien dire.

Guitry. Eh bien ça se sent ! Et quand vous dites « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde » comme vous ne comprenez pas ce que vous dites, ça se sent aussi.

Stanislas. Mais je comprends.

Guitry. Vous comprenez les mots, mais vous ne les pensez pas.

Stanislas. Penser ?

Guitry. Oui. Pour dire quelque chose, il faut le penser. D'ailleurs, c'est écrit dans le texte. Faudrait apprendre à lire avant de mettre en scène.

Stanislas. Non mais dites donc !

Guitry. (*Autoritaire*). Je vous écoute ! Et pensez à ce que vous dites.

Stanislas. (*Exagérément amoureux*). « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Guitry. Non c'est trop ! Le plus beau métier du monde n'a jamais provoqué un orgasme - le plus vieux non plus d'ailleurs -. Pensez à ce que vous dites !

Stanislas. J'ai pensé « adore ».

Guitry. Oui, mais vous avez oublié les autres mots ! Allez !

Stanislas. « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde ».

Guitry. Non ! C'est trop ! Là, vous jouez quelqu'un qui veut qu'on croie qu'il adore son métier. Ces gens-là ne sont jamais crédibles. Avez-vous un fils ?

Stanislas. Un... Un fils ? ...Non.

Guitry. Vous hésitez ? Oui ou Non ?

Stanislas. Non... avec Jeanne, nous avons failli mais... Enfin...

Guitry. Ça vous plairait d'en avoir un ?

Stanislas. Oui.

Guitry. Et vous aimeriez le voir devenir metteur en scène ?

Stanislas. Oui.

Guitry. Et de mettre en scène avec votre fils à vos côtés ? Vous lui donneriez des conseils ... Par exemple, vous lui diriez...

Stanislas. « Adore ton métier, c'est le plus beau du monde. »

Guitry. Eh bien voilà ! Vous voyez, c'est facile ! Mais il ne faut pas que cette facilité vous trompe.

Stanislas. Et en pivotant, on peut...

Guitry. Non ! Lisez la suite.

Stanislas. « Souviens-toi que les professeurs sont tous mauvais Et quand on est doué, qu'ils sont des criminels Car ils n'enseigneront jamais Hélas, que leurs défauts ». Dites donc, c'est osé ça !

Guitry. Vous voyez, quand on pense à ce qu'on dit, on en fait des découvertes ! Continuez ! Celle qui suit n'est pas mal non plus !

Stanislas. « Tous les gestes sont bons quand ils sont naturels. Ceux qu'on apprend sont toujours faux. »

Un temps où Stanislas reste plongé dans la lecture de « Deburau ».

Dites ... J'aime ça !

Guitry. Oui ?

Stanislas. Jouer ce texte ! J'aime ça !

Guitry. Nous y voilà.

Stanislas. Mais... il me manque quelque chose !

Guitry. Un partenaire, peut-être !

Stanislas. Oui. C'est marrant, plus je dis ce texte, plus j'ai besoin...

Guitry. ... De quelqu'un qui se mettrait devant vous !

Stanislas. Oui.

Guitry. Et que vous maquilleriez !

Stanislas. Par exemple.

Guitry. Eh bien c'est entendu ; je vous rends le rôle.

Stanislas. Non ?

Guitry. Si !

Stanislas. Un metteur en scène qui prend le rôle principal, qu'est-ce que les critiques vont en penser ?

Guitry. Laissez-les penser ce qu'ils veulent, vous gagnerez un temps précieux.

Stanislas. Je suis peut-être un peu jeune pour ce rôle.

Guitry. Au théâtre, on n'est jamais trop jeune. En revanche, on devient vite trop vieux.

Jeanne entre, supportant bravement le regard des 2 hommes.

Jeanne. Ne vous gênez pas pour moi !

Stanislas. Mais pas du tout...

Jeanne. J'ai interrompu votre séance de travail ?

Stanislas. Non, non... On venait d'arrêter, n'est-ce pas ?

Guitry. Tout à fait. J'allais m'éclipser d'ailleurs.

Jeanne. Vous avez bien avancé ?

Stanislas. Comment... Comment va notre ami Jacques ?

Jeanne. Ce goujat ? Ne t'inquiète pas pour lui, va.

Stanislas. Oh certes non ! Je m'inquiète pour toi.

Jeanne. Le pauvre est comme tous les hommes. Il ne se voit pas vieillir ; et je suis comme toutes les femmes, je n'ai pas envie de vieillir. L'entente était impossible.

Stanislas. Ah ?

Jeanne. Il paraît que dans sa troupe, toutes les filles y passent.

Stanislas. Le salopard !

Jeanne. Et tu sais pour combien de répliques ?

Stanislas. Non.

Jeanne. 25 !

Guitry. Non ?

Jeanne. Si.

Stanislas. Le salopard !

Guitry. Vous avez raison, c'est un goujat !

Jeanne. Je lui ai filé 2 gifles et je suis partie.

Guitry. Alors l'honneur est sauf.

Jeanne. Jacques n'en avait qu'après mon cul, pas mon talent. Au moins toi, Stanislas, tu en as ni après l'un, ni après l'autre, la situation est plus saine dans un sens. Alors oui, Jacques va bien. Il est vexé, déçu, frustré, il a pris 10 ans d'un coup mais il va bien... C'est moi qui ne vais pas bien.

Stanislas. Jeanne, tu sais j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit depuis ce matin. Je crois que tu as raison et qu'il est temps pour nous de...

On sonne à la porte. Un temps.

... de... une seconde, j'y vais !

Il sort.

Jeanne. Dès qu'on aborde un sujet important, il s'échappe.

Guitry. Pour mieux revenir cette fois-ci. Ce qui ne sera pas mon cas. Je crains que ce ne fût pour moi. Le coup de sonnette.

Jeanne. Vous avez donné notre adresse à combien de personnes, encore ?

Guitry. Je tiens vraiment à vous féliciter pour votre inventivité et votre efficacité, Jeanne. Vous ne me ferez pas croire que les soi-disant maladresses de ce Jacques Blondel sont la cause de votre retour. Le pauvre homme n'aura guère eu le loisir d'amorcer le moindre geste déplacé, n'est-ce pas. En a-t-il jamais eu l'intention d'ailleurs ?

Jeanne ne répond pas.

Arrêtez-moi si je me trompe mais n'aurait-il pas été votre professeur de théâtre ?

Jeanne. Il m'a découverte, il m'a appris à jouer la comédie, c'est mon seul et unique maître.

Guitry. Et Stanislas ne peut le supporter, évidemment.

Jeanne. Évidemment. Jacques est comme un père pour moi. Comment avez-vous deviné, vous le connaissez ?

Guitry. Non ; mais je connais les femmes... Bien qu'il ne faille pas être devin pour constater que votre Stanislas compte plus que tout au monde.

Jeanne. Vous savez. J'ai perdu le bébé que nous attendions lors d'une répétition à 5 mois de grossesse. Depuis, nous avons du mal tous les 2. Je lui ai tout sacrifié. Mais lui sacrifie sa vie pour son art. Aussi, je lui fais peur. Son intransigeance se marie mal à mon dilettantisme. Je ne fais pas ce métier pour me mettre en danger moi, mais par plaisir. Stanislas n'a jamais pu comprendre que je puisse parfois rêver à un compagnonnage plus doux et moins torturé que « Hamlet » ou « Phèdre ».

Guitry. Jusqu'à ce jour.

Jeanne. Peut-être. Je n'ai pas été gentille avec vous, tout à l'heure. Je vous avais mal jugé. Vous êtes un chic type.

Guitry. Si j'avais quelques décennies de moins, j'oserais vous déclamer tout le bien que je pense de vous, Jeanne.

Stanislas revient un mot griffonné à la main.

Jeanne. Si vous aviez quelques décennies de moins, vous auriez su ce qu'il en coûte de prendre la main d'une femme loyale devant son amoureux jaloux.

Guitry. Charmante, amoureuse et maladivement fidèle... N'en jetez plus. Que ne vous ai-je pas connue plus tôt.

À Stanislas.

Mon jeune ami, il va être temps que vous saisissiez la chance qui s'offre à vous. Le bonheur n'est jamais qu'une question de choix. Et ce bonheur est là, disponible, il vous tend les bras. Faites-nous de beaux bébés, un beau mariage pourquoi pas, de belles pièces de théâtre et profitez de la vie une bonne fois pour toutes ! Qu'attendez-vous, bougre d'imbécile...

Tandis que Stanislas et Jeanne s'enlacent, Guitry met son manteau.

Je crois malheureusement que nous n'aurons plus guère l'occasion de nous revoir.

Jeanne. Si vous partez, qui va reprendre votre rôle ?

Guitry. Stanislas. Il sera bon je crois.

Jeanne. Lui sur scène ? Je voudrais voir ça.

Guitry. Mais vous le verrez. Marie Duplessis croise souvent Deburau dans la pièce, n'est-ce pas ?

Stanislas. Attendez, attendez !

Jeanne. Oh oui, s'il te plaît ! J'en rêve !

Stanislas. Certes... Elle serait parfaite mais...

Jeanne. Allez ! Dis oui pour une fois ! Tu me dois bien cela !

Stanislas. Je t'adore Jeanne, vraiment tu le sais mais je n'arrive pas à te diriger !

Guitry. Mais pourquoi diable voulez-vous la diriger ! Contentez vous d'être son partenaire. Vous verrez ! Vous découvrirez le plaisir qu'on ressent à dire à celle qu'on aime dans la vie qu'on l'aime aussi sur scène. C'est une joie inégalable de partager avec elle l'angoisse du lever de rideaux. Aux saluts, vous échangerez un clin d'œil des coulisses, vous avancerez l'un vers l'autre en souriant, puis vous vous donnerez la main et vous dirigerez vers la rampe pour saluer le public côte à côte. Quant on a le luxe de pouvoir s'offrir de tels moments, on n'a pas le droit de les laisser passer. J'en ai connu qui se mariaient rien que pour les vivre.

Un temps.

Embrassez-vous, partenaires.

Stanislas et Jeanne s'embrassent. Guitry les regarde.

Que de souvenirs...

Il prend le manuscrit de « la Clef » et le tend à Jeanne.

Conformément à nos accords, je vous rends le texte de « La Clef ».

Jeanne. Merci. Merci beaucoup.

Elle le feuillette.

Mais... vous... vous l'avez modifié.

Guitry. Disons que je l'ai rendu jouable.

Jeanne. Modeste, disiez-vous... Regardez la dédicace que Guitry avait signée en 1905... C'est drôle, vous avez exactement la même écriture...

Guitry. Tiens donc ?

Jeanne se rapproche de Stanislas, vaguement inquiète.

Jeanne. Oh ? Tout de même ! Exactement comme lui. Là, sur la dernière page... Il a barré le mot « fin », pour le remplacer par...

Jeanne & Guitry

La fin ? Ça, jamais !

Stanislas. Ah, j'allais oublier. Votre copain Gabriel n'a pas voulu entrer. Il paraît que vous êtes injoignable au téléphone.

Guitry. Mon Dieu, bien sûr ! Vous aviez éteint mon appareil.

Stanislas. Et il m'a transmis ce message pour vous :

« Vous devez remonter immédiatement. Ici, c'est la révolution. Sophocle veut redescendre pour corriger quelques traducteurs, Molière pour rosser la plupart des metteurs en scène et Shakespeare voudrait assassiner tous les cinéastes ».

Jeanne. Pardon, cela peut paraître idiot et en même temps, tout porte à le croire. Ne seriez vous pas... ?

Guitry. Je suis.

Jeanne. Merde alors ! Oh pardon !

Guitry. Je vous en prie ; de mon temps le mot de Cambronne était déjà dans de nombreuses bouches. Et pas les moins aguerries...

Stanislas. Mais... Euh... Jeanne ? Tu peux m'expliquer ce qui se passe ?

Jeanne. C'est... C'est Guitry.

Stanislas. Guitry ?!! Dis oh, tu me prends pour un con ?!

Guitry s'apprête à partir.

Guitry. Elle a des excuses, il faut bien avouer que parfois, vous en arborez tous les attributs...

Stanislas. Guitry ? Le... le... l'homme de théâtre... ?

Guitry arpente la scène avec nostalgie.

Guitry. Ah ! Le théâtre ! Cet endroit merveilleux. C'est un endroit magique souvent béni des Dieux. On peut y rencontrer beaucoup d'amis très chers Musset et Marivaux, Beaumarchais et Molière, Molière toujours nouveau, Molière toujours sincère...

On sonne à nouveau.

Voilà, voilà ! Je suis prêt. Vous croyez que c'est facile de quitter la scène de cette façon ? ! Quand on y a déjà goûté...

Stanislas. Attendez ! Vous ne pouvez pas être...? C'est possible ça ?

Guitry. Au théâtre, ne vous posez jamais la question du possible...

Guitry disparaît.

Noir de fin.

GRÉGOIRE AUBERT

et

BERNARD FRIPIAT

GUITRY
UNE ÉTERNELLE
LIBERTÉ



GUITRY

UNE ÉTERNELLE LIBERTÉ

Comédie en 4 actes

De

Grégoire Aubert et Bernard Fripiat

À Jeanne, qui eut l'excellente idée de naître.

Grégoire AUBERT (SACD)
49 rue de la Fontaine romaine
30310 Nages et Sorlorgne
Tél. : 04.66.77.54.09
06.08.89.42.78
gregoire.aubert@free.fr

Bernard FRIPIAT (SABAM)
Tél : 06.59.51.85.73
b.fripiat@noos.fr
<http://www.orthogaffe.com/>

Dépôt : 50 % SABAM (Belgique) et 50 % SACD (France)

PROLOGUE

Commissaire-priseur et néanmoins ampoulé, Paul Édouard présente à l'assistance un ridicule petit maillet et démarre la vente. Jeanne est dans la salle.

Paul Édouard. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Ce maillet date de feu le XX^{ème} siècle et a appartenu à mon auguste prédécesseur et néanmoins aïeul, Édouard Paul Gontrand de la Motte en Brasse qui le fit marteler du 6 décembre 1905 au 13 décembre 1953 lors de 15.021 ventes avec la verve et l'enthousiasme qui faisaient pâlir de jalousie l'ensemble de ses concurrents. Alors pour le lot n° 233, cette illustre partie de moi-même, nous commençons les enchères à 80 euro.

Il fixe un spectateur dans le public.

85 à droite ! (*Un temps*). Si, Monsieur, vous avez bougé. 85 : une fois, 85 : deux fois

Jeanne. 100 !

Paul Édouard. 100 pour Madame ! (*Un temps*). 100 : une fois, 100 : deux fois (*Au spectateur*). Voyons, Monsieur ! Madame propose 100. 100 euro ! Cet objet unique dans lequel se reflète ma vie toute entière ne vaudrait que 100 euro. (*Un temps*). Monsieur, vous ne pouvez pas tolérer ça ?

Il suscite le geste de la tête.

150 ! 150, c'est trop ! (*Un temps, rectifiant*). C'est trop peu !

Jeanne. 200 !

Paul Édouard. 200 ! Quelle audace ! Bravo, Madame ! 200 : une fois.

Il regarde le spectateur pour provoquer un geste.

Monsieur, je crois que vous avez bougé ! 250, n'est-ce pas ?

Si le Spectateur bouge la tête.

Vous avez bel et bien bougé ! Aux enchères, un geste suffit : 250 !

Si le Spectateur ne bouge pas.

Qui ne dit mot consent : 250 ! Monsieur est un fin connaisseur ! Qui dit mieux ? Madame ?

Jeanne. 700 !

Paul Édouard. 700 euro pour ce maillet ! (*Un temps*). Certes, il représente, à lui seul, l'âme de ce lieu. (*Un temps*). Mais enfin, Monsieur, je vous prends à témoin. À l'origine, il ne s'agissait que d'un maillet. (*Un temps comme si l'autre lui parlait*). Vous avez raison. Ce maillet est plus qu'un maillet. (*Lyrique*). Ce maillet ressemble au tableau de Magritte qui n'est pas une pipe, ce maillet n'est pas un maillet ! (*Un temps*). Ce maillet est (*un temps*) est (*un temps*) est (*un temps*) à vous monsieur si vous m'en donnez 1.000 euro !

Un temps. Logiquement, le spectateur devrait avoir la réaction opposée à celle qu'il a eue précédemment. Si le spectateur fait non.

Aux enchères, un geste suffit !

S'il reste immobile.

Qui ne dit mot consent !

Un temps.

1.000 euro : une fois, deux fois, trois fois. Adjugé ! Bravo Monsieur ! Quel panache ! Vous ne serez pas venu pour rien. Vous avez gagné ma reconnaissance éternelle et cet objet que je vous remettrai en fin de séance en échange d'un petit chèque qui témoignera devant l'Humanité de votre amour (*un temps*) des maillets.

Comme si le spectateur lui parlait.

Comment ? (*Un temps, d'un ton sarcastique*). Bien sûr que vous pouvez payer en liquide ! Mais restez assis ! D'autres acquisitions vous attendent.

Sacha Guitry arrive dans la salle et s'installe.

Guitry. Pardon ! (*À un spectateur assis à ses côtés*). A-t-on déjà présenté un manuscrit intitulé la clef ? (*Un temps*). Tant mieux !

Paul Édouard. Nous allons passer maintenant au lot 234 : un document exceptionnel tombé dans les oubliettes de l'Histoire avant que nous ne tombassions dessus. Un manuscrit original du dénommé Guitry ! (*Cherchant dans ses papiers*). Sacha de son prénom.

Guitry. (*Parlant de son prénom*). J'ai eu assez de mal à me le faire, mon Dieu.

Paul Édouard. Nous devons cette découverte à Mademoiselle Toutain dont l'aïeul partagea en 1905 de tendres moments avec le jeune auteur au combien prometteur.

Guitry. (*Au spectateur*). Elle se prénommaît Blanche ! C'était toute une époque. Vous ne l'avez pas connue ?

Le comédien peut improviser suivant la réaction du spectateur.

Et Blanche non plus ?

Il prend le spectateur à témoin en le questionnant.

Quel dommage ?

Normalement, le spectateur partage ce regret.

Je pense bien.

Paul Édouard. Et chez qui le beau Sacha...

Guitry. (*Sceptique*). Beau ! Jeune surtout !

Paul Édouard. Oublia son manuscrit !

Guitry. (*Au spectateur*). Voyez les femmes ! On partage leur lit par passion, on oublie un manuscrit et voilà qu'il circule.

Paul Édouard. Il s'agit du premier jet d'une pièce intitulée « la clef », œuvre que l'on croyait disparue et qui fut le seul four que connut cet auteur. On parla même d'emboîtement.

Guitry. (*Au spectateur*). Est-il obligé de parler de ça ?

Paul Édouard. On peut dire que cette clef ne lui ouvrit pas les clefs du succès.

Guitry. (*Au spectateur*). Le voilà qu'il fait de l'esprit maintenant !

Paul Édouard éclate de rire à son mot.

Paul Édouard. Voilà un mot qu'il aurait sans doute apprécié.

Guitry. (*Au spectateur*). J'en doute !

Paul Édouard. Pour ce chef d'œuvre rare car unique, les enchères ont été fixées à 10.000 euro.

Guitry. *(Au spectateur).* Décidément, on est peu de choses !

Paul Édouard. *(À Jeanne).* Madame, vous avez, je crois, une revanche à prendre ?

Guitry. 15.000 !

Jeanne. *(À Guitry).* Non, mais dites donc ! C'est à moi que le commissaire s'adressait.

Guitry. Priseur, Madame ! Commissaire, c'est seulement son prénom.

Paul Édouard. Nous disons donc 15.000. Les enchères sont lancées.

Jeanne. 16.000 !

Paul Édouard. 16.000 pour Madame. 16.000 : une fois

Guitry. 17 !

Jeanne. 18 !

Guitry. 19 !

Jeanne. Ah non, ça ne va pas recommencer comme avec le maillet. Et puis, tant pis pour les subventions : 30.000 !

Guitry. 40 !

Paul Édouard. Je sens que nous progressons. 40.000 pour Monsieur !

Jeanne sort son portable.

Guitry. 50 !

Paul Édouard. Voyons, Monsieur, vous ne pouvez pas enchérir tout seul.

Guitry. J'ai cru que Madame allait bouger.

Paul Édouard. *(À Guitry).* Vous anticipez !

Guitry. Une habitude, vous m'excuserez !

Paul Édouard. *(À Jeanne).* Madame, allez-vous bouger ?

Jeanne. *(Son portable à la main).* Pas encore, je m'apprêtais à consulter mon ami.

Guitry. 60 ! *(Montrant Jeanne).* Elle a bougé

Paul Édouard. Ne nous emballons pas ! 60.000 : une fois, 60.000 : deux fois

Jeanne. *(Rangeant son portable).* Oh et puis zut ! Tant pis ! 70 !

Paul Édouard. 70 : une fois

Guitry. 80 !

Jeanne. 85 !

Jeanne. 95 !

Guitry. 100.000 ! C'est mon dernier prix.

Jeanne. C'est votre dernier prix ? Alors, je mets 100.000 et dix euro. Et je gagne.

Guitry. *(Au spectateur).* Décidément, j'ai perdu la main moi.

Paul Édouard. Monsieur, vous pouvez encore surenchérir !

Guitry. Hélas, comme je viens de le dire et croyez bien que je regrette de l'avoir dit, je n'ai que 100.000 euro. Nous étions persuadés que ce serait largement suffisant.

Paul Édouard. *(Au spectateur qui a acheté le maillet).* Monsieur ? *(Un temps).* Nous disons donc 100.000 et dix euro : une fois, 100.000 et dix euro : deux fois, 100.000 et dix euro : trois fois. Adjugé. Le manuscrit intitulé « la clef » est attribué à madame pour la modique somme de 100.000 et dix euro. .

Guitry. *(Au spectateur).* Ce n'est pas la première fois que je suis victime de mon succès. Mais tout de même ! *(Un temps).* On a beau y être habitué, on ne s'y fait pas.

Jeanne monte sur la scène d'un pas fébrile.

Paul Édouard. Voilà une bien sympathique personne qui prend soin de l'aversion de tout commissaire-priseur pour le moindre mouvement. *(Au spectateur).* Quelle leçon, cher Monsieur !

Jeanne. Je vous ai dit combien, déjà ?

Paul Édouard. 100.000 et dix euro !

Jeanne. Mon Dieu !

Guitry. Il ne sera pas dit que j'aurai parcouru tout ce chemin pour rien.

Guitry monte sur scène.

Jeanne. 100.000 et dix euro ! Il ne va pas être content, pas content du tout.

Paul Édouard. Qui donc ?

Jeanne. Stanislas, mon ami.

Elle rédige et donne le chèque. Puis, elle s'assoit prise d'un malaise.

100.000 et dix euro , je suis folle.

Guitry. Mon Dieu ! Elle regrette, la pauvre enfant. *(À Paul Édouard).* Écoutez, si vous pouvez patienter le temps que je récupère la somme, je vous l'achète à 110.000. Vous y gagnez et la petite sauve son couple.

Jeanne. *(Consternée).* 100.000 et dix euro !

Paul Édouard. Monsieur, ce n'est pas faute de bonne volonté. Mais, revenir sur une vente serait contraire à toute déontologie. Vraiment, je ne peux pas.

Jeanne. Mais si ! *(Un temps).* Mais si vous pouvez ! Il vous suffit de déchirer le chèque.

Paul Édouard. On n'a jamais vu un commissaire-priseur déchirer un chèque.

Guitry. Justement, votre nom restera dans l'Histoire.

Paul Édouard. Comme déchireur de chèque ?

Guitry. Ou pour avoir créé une jurisprudence.

Paul Édouard. C'est tentant évidemment. D'un autre côté, si les commissaires-priseurs commencent à déchirer les chèques... Où s'arrêteront-ils ? *(Un temps).* Pourquoi de ne pas

déchirer le chèque de 1.000 euro (*montrant le spectateur qui a acheté le maillet*) que Monsieur va me rédiger tout à l'heure.

Jeanne. 100.000 et dix euro !

Paul Édouard. (*À Guitry*). Je ne peux pas accepter. Je suis désolé.

Guitry. Et moi donc !

Paul Édouard tend le manuscrit à Jeanne qui s'en va en disant.

Jeanne. Comment vais-je lui annoncer cela ? Ce n'est pas possible !

Paul Édouard. La séance est levée.

Paul Édouard sort. Guitry reste seul en scène.

ACTE 1

Guityry. *(Au public).* Ça n'a pas changé, mon Dieu ! L'atmosphère, le rideau, le premier rang qu'on aperçoit de la scène, l'odeur des coulisses. *(Un temps).* Ces étincelles que forment les yeux du public. *(Un temps).* Qu'elle bêtise de ne pas avoir emporté plus d'argent ! D'autant que je n'avais aucune mauvaise intention vis à vis de ce manuscrit. *(Un temps).* Juste retravailler une ou deux scènes, améliorer quelques répliques et rajouter un personnage qui la relancerait au moment opportun. Car, Molière lui-même ainsi que Beaumarchais me l'ont confirmé, elle n'est pas mauvaise ma petite comédie, juste un peu maladroite. C'était une occasion unique ! D'autant que ce n'est pas facile de sortir là-haut. L'endroit est charmant, je ne disconviens pas. *(Un temps).* Mais comme prison dorée, difficile de faire mieux. Oui, je sais ce que vous allez me dire ! « Monsieur Guityry, votre vie est accomplie et vous n'avez pas à y revenir ». Et vous ajouterez, je suppose, car il faut toujours supposer n'est-ce pas ! « Considérant la vie que vous avez eue, vous n'avez pas à vous plaindre ». Vous en avez de bonnes aussi ! Mettez-vous un peu à ma place ! Ou plutôt non, ne vous y mettez pas ! En tout cas, pas encore. Attendez encore un peu ! Vous êtes encore en vie, profitez-en bien seulement ! On n'en profite jamais assez. En tout cas, c'est ce qu'ils disent tous là-haut. Moi, je ne suis que l'interprète du texte d'un autre. Une fois n'est pas coutume.

Il sort un téléphone multicolore et le montre au public. En parlant, il compose un numéro.

Je ne sais pas comment les goûts ont évolué ici, mais là-haut, je ne vous dis pas. D'un autre côté, reconnaissons-le ! C'est bien pratique le téléphone dans la vie comme dans le théâtre. *(Au téléphone).* Allô !

L'autre lui demande s'il parle bien à Guityry.

Mais oui, c'est moi. Mon Dieu, qui voulez-vous que ce soit ?

Il fait comme si la connexion était mauvaise et qu'il avait du mal à comprendre.

Comment ? *(Un temps, reprenant ses mots).* Du respect ! Oh ! Moi, vous manquer de respect ! Oh mon Dieu, comment pouvez-vous dire ça ? *(Un temps, reprenant ses mots).* À la manière dont je dis « mon dieu » ! *(Acquiesçant).* Et mon dieu, c'est bien possible ! *(S'expliquant).* Seulement, quand je dis « mon dieu », je ne m'adresse pas à vous. Ah non ! Non ! J'utilise une expression typiquement française que je vous recommande d'ailleurs. En plus, vous l'utilisant, cela risque d'être cocasse. *(Un temps, comme si la liaison était mauvaise).* Comment. *(Un temps).* Oh moi ? Gagner du temps ! Allons, comment voulez-vous gagner du temps avec quelqu'un qui possède l'éternité ? Quelle perte de temps, ce serait ! *(Répétant sa question).* Quand est-ce que je compte remonter ? Je ne sais pas ! Mais, en tout cas, je compte remonter. *(Un temps).* Mais, je ne sais pas quand. Vous qui voyez tout, avez pu voir qu'il m'a manqué 10 euro. *(Un temps).* Comment ? *(Reprenant ses mots un peu choqué).* Vous aviez les yeux ailleurs ? *(Répétant ses mots).* Une pièce de Shakespeare ! *(Au public en cachant le combiné).* J'ai beau avoir dit que Dieu était une hypothèse séduisante, je ne pensais pas qu'il m'énervait autant avec son Shakespeare. *(Un temps. Au téléphone).* Si vous pouviez m'envoyer Gabriel avec 10.000 euro, je crois que ça pourrait s'arranger. *(Répondant).* C'est possible ! Tant mieux. *(Répétant ses mots).* Le temps de les imprimer. *(Réjouit).* Surtout, prenez bien votre temps ! Surtout ne perdez pas de vue que vous avez l'éternité. *(Reprenant les mots de dieu).* Un conseil ! Oh ! Mon Dieu, vous donner un conseil, moi ! Un conseil non, un hommage ! *(Au public).* Gentil mais susceptible comme une Reine du boulevard. *(Au téléphone).* J'aimerais me promener un peu, revoir ma maison, visiter quelques théâtres, voir s'ils me jouent toujours et comment ils me jouent. On écrit des choses et puis ils

les interprètent à leur façon. Vous devriez me comprendre. Vous savez ce que c'est. Allez, Adieu ! Enfin, si j'ose dire.

ACTE 2

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur l'appartement d'un passionné de théâtre. Un grand fauteuil est dos public. Guitry entre discrètement. Stanislas sort du fauteuil. Guitry ne l'a pas vu.

Stanislas. Bonjour, Monsieur le cambrioleur !

Guitry. Je vous demande pardon ?

Stanislas. Je dis : bonjour, Monsieur le cambrioleur.

Guitry. Pourquoi dites-vous ça ?

Stanislas. Parce que je suis poli ! D'ailleurs, si je portais un chapeau, je l'ôterais pour vous saluer.

Guitry. Alors, permettez-moi de faire de même !

Il ôte son chapeau.

Stanislas. Vous cambriolez toujours avec un chapeau ?

Guitry. Il y a un malentendu ! Je ne vous cambriole pas.

Stanislas. Vous me rassurez.

Guitry. Normalement, je devais arriver devant votre porte. Malheureusement, la téléportation manque parfois de précision.

Stanislas. Il y a toujours des problèmes avec la technique.

Guitry. À qui le dites-vous ?

Stanislas. À vous ! *(Un temps)*. Et vous êtes venu ?

Guitry. Sans effraction !

Stanislas. Par air ?

Guitry. En quelque sorte.

Stanislas. Vous me prenez pour un con ?

Guitry. Pas du tout !

Stanislas. *(Parlant de l'appartement)*. Vous aviez la clef ?

Guitry. *(Parlant du manuscrit et que le quiproquo amuse)*. Si je l'avais, je ne serais pas là !

Stanislas. Vous êtes logique.

Guitry. Parfois ! Mais jamais plus qu'il n'en faut.

Stanislas. Cocu pour cocu, autant l'être par un loufoque.

Guitry. *(Réagissant au mot cocu)*. Ah parce que vous êtes...

Stanislas. Qui ne l'est pas à notre époque ?

Guitry. Les époques bougent, les cocus restent.

Stanislas. Cette infortune vous est arrivée également ?

Guitry. Bien des fois ! Et encore, les historiens ne savent pas tout.

Stanislas. Je peux comprendre que vous désiriez vous venger. Mais, pourquoi me choisir comme victime ?

Guitry. Détrompez-vous ! Je ne suis pas l'amant de votre femme.

Stanislas. Vrai ?

Guitry. Dame, je le saurais.

Stanislas. *(En enquêteur logique).* Vous le seriez, me le diriez-vous ?

Guitry. *(Sincère).* Non !

Stanislas. *(Considérant son cocufiage comme acquis).* Vous êtes venu chercher ses affaires ?

Guitry. De qui ?

Stanislas. De ma femme !

Guitry. Pas du tout !

Stanislas. Alors, pourquoi vous a-t-elle donné sa clef ?

Guitry. Elle ne me l'a pas donnée. C'est même pour la récupérer que je suis ici.

Stanislas. Amant de ma femme, je commence à avoir des doutes. Par contre, vous êtes loufoque.

On entend un bruit.

Scène 2

Jeanne. *(Off).* Ne t'inquiète pas, chéri ! C'est moi !

Guitry. *(Jouant).* Ciel ! Votre femme !

Stanislas. Chut ! Pas un mot !

Il se cache derrière son fauteuil. Mal à l'aise, elle entre et ne voit pas Guitry. Visiblement, elle répète un discours destiné à lui éviter une mémorable engueulade.

Jeanne. Ouf, il n'est pas là ! Comment lui dire ? *(Un temps).* Mon amour, j'ai une bonne nouvelle. Ma psychothérapie commence à porter ses fruits. Bon, ce matin, j'ai eu une petite rechute dont je te parlerai. Néanmoins, ma fameuse névrose du panier percé commence à se guérir. Cela dit, il faudra tout de même être très patient avec ton petit pamplemousse. Je reviens des Galeries et je n'ai rien acheté. Même pas les œuvres complètes de Shakespeare que j'ai vues et que j'ai failli acheter pour ton anniversaire. C'est dire si je fais attention.

Elle voit Guitry.

Vous ? Chez moi !

Guitry. Moi ! Chez vous !

Jeanne. Vous êtes fou ! Vous auriez pu tomber sur mon mari.

Guitry. J'aurais pu, en effet.

Jeanne. Il aurait su.

Guitry. Il aurait su ?

Jeanne. Je préfère qu'il l'apprenne par moi. Au revoir, Monsieur.

Guitry. Au revoir ? Pourquoi au revoir ?

Jeanne. Je viens de vous l'expliquer. Il vous faudra apprendre à écouter, Monsieur. Adieu.

Elle lui sert la main de manière autoritaire, s'assoit et parle pour elle-même.

Je ne suis pas prête d'oublier cette vente aux enchères. Comment ai-je pu céder ? Je n'aurais jamais dû y aller ! La névrose du panier percé. Dire que je suis en pleine guérison. Je ne pensais pas que je referais une rechute si rapidement. Et cet imbécile qui augmentait tout le temps le tarif : 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, ...100. Stanislas ne me pardonnera jamais d'avoir craqué.

Guitry. Vous savez que vous êtes belle quand vous êtes passionnée.

Jeanne. Vous êtes encore là ? Sortez avant que Stanislas n'apprenne la vérité !

Guitry. Est-elle si grave qu'il ne vous pardonne ?

Jeanne. Je le connais mieux que vous ! Voilà cinq ans que nous faisons du théâtre ensemble.

Guitry. C'est un argument !

Jeanne. Et six mois que nous couchons ensemble.

Guitry. C'est imparable !

Jeanne. Jamais, il ne me pardonnera notre petit jeu à la vente aux enchères.

Guitry. Mais si !

Stanislas. *(Sortant de sa cachette).* Mais non !

Jeanne. Alors, tu écoutes aux portes, toi, maintenant ?

Stanislas. Aux fauteuils seulement. C'est bien suffisant ! *(À Guitry).* Alors ? Je ne suis pas cocu ?

Guitry. Mais non !

Stanislas. Parce que vous lui avez donné 100 euro, vous croyez que ça ne me fait pas cocu ! *(À Jeanne).* Et toi ? D'accord, je t'ai obligée à te soigner ! D'accord, je t'ai dit que je ne te pardonnerais plus la moindre dépense irrationnelle. D'accord, je t'ai même confisqué notre carte bleue. Mais, c'était pour ton bien. Enfin, avant de te prostituer, tu aurais pu me parler. *(Sincèrement triste).* Nous étions si heureux d'avoir enfin obtenu les subsides pour monter Hamlet.

Guitry. *(Au public).* Ce qu'ils peuvent m'énerver avec leur Shakespeare ! Enfin, je vais dissiper l'horrible malentendu. *(Aux amoureux).* Servez-moi un verre de champagne et j'arrange tout !

Jeanne. Un doigt de porto en ce qui me concerne, mon minou. Le méchant minou qui prend son petit pamplemousse pour une pute.

Guitry. Quand elle disait 30, 40, 50, *(un temps)*, vous pensiez qu'elle faisait allusion à une sorte de surenchère péripatéticienne ?

Stanislas fait oui de la tête.

Il s'agissait bien d'enchères, mais le lot n'était pas Mademoiselle.

Stanislas. Non !

Guitry. Non ! D'ailleurs le prix n'était pas de 100 euro mais de 100.000. Prix que j'étais prêt à mettre non pas pour Mademoiselle, (*à Jeanne*) et je vous prie de m'en excuser...

Jeanne. Je vous en prie.

Guitry. Mais pour acquérir un manuscrit de Sacha Guitry, auteur que vous connaissez peut-être ?

Stanislas. Je suis peu porté sur le boulevard.

Guitry. D'après ce que je viens d'entendre, je trouve que vous avez des prédispositions. Enfin, vous pourrez vous y mettre. Mademoiselle vient d'acquérir le manuscrit pour 100.000 et dix euro.

Stanislas. (*Intrigué mais pas convaincu*). Décidément, quelles que soient les circonstances, vous êtes loufoque.

Guitry. Sur la tête de mon père, je vous jure que je dis la vérité.

Stanislas. Elle a raison, vous écoutez mal. Je lui ai confisqué sa carte bleue. Trouvez autre chose !

Guitry. Elle a payé par chèque.

Stanislas. Nous n'avons pas de chéquier. Trouvez autre chose !

Jeanne. (*Timidement*). Si ! Celui de l'association ! Souviens-toi, chéri ! Tu m'avais nommée trésorière parce que tu n'avais vraiment trouvé personne d'autres.

Stanislas. On n'a pas l'argent ! Trouvez autre chose !

Jeanne. Tu sais bien que si ! Le Ministère de la Culture nous a donné 40.000 euro, la mairie 30.000, le Conseil Régional 20 et le banquier t'a dit qu'il t'autorisait un découvert de 20.000 en avances sur les recettes. Additionne ! Ça fait 110 ! Il me restait 10 euro dans mon sac. (*Fière à Guitry*). J'aurais été incapable de surenchérir, mais moi je ne l'ai pas dit.

D'un signe Guitry rend hommage à son intelligence. Stanislas est effondré.

Guitry. (*À Stanislas*). Alors ? On est rassuré ! Ce que c'est que la jalousie. D'un autre côté, quand on croit avoir été trompé et qu'on découvre qu'on vit avec une petite femme de goût aussi fidèle qu'adorable (*un temps*) quel délice !

Stanislas. Mais, tu es folle ?

Guitry. Il ne nous croit pas !

Stanislas. Si !

Guitry. Eh bien alors !

Stanislas. (*À Jeanne*). Te rends-tu compte ? Les Pouvoirs publics nous offrent 90.000 euro pour monter Shakespeare et tu les utilises pour acheter un manuscrit de Guitry.

Guitry. Pour une fois, l'argent du contribuable a été bien utilisé.

Jeanne. (*Pleurant*). J'y suis allée pour acheter un maillet. Je voulais te l'offrir pour ton anniversaire.

Stanislas. Un maillet ?

Jeanne. Pour t'aider à mettre en scène. Pour obtenir le silence, il t'aurait suffi de frapper. J'ai failli gagner et un méchant monsieur au premier rang l'a eu pour 1.000 euro. Ça m'a fait un choc ! Toute ma psychothérapie est disparue d'un seul coup et j'ai replongé. Je ne me contrôlais plus. J'aurais pu acheter n'importe quoi.

Stanislas. Tu sais qu'on va être contrôlé ?

Jeanne. D'un autre côté, Guitry : c'est assez sympa comme auteur.

Guitry. Quand même !

Stanislas. Non seulement, on ne montera pas Shakespeare. Non seulement, je devrai reprendre un boulot de gardien de nuit pour rembourser le banquier, mais surtout on va être contrôlé.

Guitry. Est-ce si grave ?

Stanislas. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est ! Ils viennent à l'improviste, parfois vous êtes encore en pyjama. Avant même de vous voir, ils ont décidé que vous étiez coupable et c'est à vous de prouver votre innocence. Moi, rien que de me sentir soupçonné, ça me rend coupable. Même quand vous n'avez rien fait de mal, le contrôle est une torture. Alors, vous imaginez quand vous avez fauté. Je ne parle pas des vrais escrocs, ceux-là ont l'habitude. Je parle de gens comme moi. (*Un temps*). Le contrôleur verra mon visage respirer la culpabilité, il sourira sans me regarder dans les yeux. Ils ne vous regardent jamais dans les yeux.

Guitry. Je sais !

Stanislas. Il sourira sentant qu'il va trouver quelque chose. (*Un temps*). Et il trouvera.

Guitry. Eh bien, je vais vous éviter ça. Je vous la rachète, la clef

Il sort de l'argent.

Pour l'instant, je n'ai que 100.000 euro. Mais, le reste ne va pas tarder.

Stanislas. Du liquide ? Comment voulez-vous que je fasse passer du liquide dans ma comptabilité ? Sortir un chèque de 100.000 euro, en déposer 100.000 autres en liquide. Et tout ça pour un manuscrit de Guitry alors qu'on joue Shakespeare.

Guitry. C'est donc devenu si compliqué ?

Stanislas. Vous n'imaginez pas !

Jeanne. Mais, chéri, il te suffit de faire opposition sur le chèque. Et dès que le commissaire

Elle cherche.

Guitry. Priseur !

Jeanne. Se manifeste, tu lui remets l'argent en liquide. Elle n'est pas bonne mon idée ?

Guitry. D'autant plus bonne que ce manuscrit, je vous demanderai de me le confier quelques jours. Ensuite, je vous l'offrirai.

Jeanne. C'est gentil !

Stanislas. (*À Jeanne*). Je te signale qu'officiellement, c'est toi l'acquéreur !

Guitry. Je peux aller jusqu'à vous en donner 110.000. Ce qui vous en laisserait 10.000 pour l'acheter, officiellement.

Stanislas. Les papiers sont faits.

Jeanne. Pour récupérer son fric, je suis sûre que le commissaire-priseur acceptera la combine.

Guitry. Et je suis sûr que sa cliente ne sera pas opposée de recevoir 100.000 euro en liquide.

Jeanne. Qu'en penses-tu ? Hein, qu'elle est bonne mon idée !

Stanislas. Elle serait même parfaite s'il s'agissait d'un manuscrit de Shakespeare.

Guitry. Ce qu'ils m'énervent avec leur Shakespeare.

Stanislas. Comment justifier l'acquisition d'un Guitry quand on joue un Shakespeare ?

Guitry. Eh bien jouez Guitry !

Jeanne. Bonne idée ! Je te signale que dans ton cahier des charges, il y a une clause qui te donne le droit de changer de pièce. Naturellement, il te faut une bonne raison. Je te connais, tu trouveras. En plus, j'ai toujours rêvé de jouer un Guitry.

Stanislas. Tu m'avais caché ça !

Jeanne. J'ai même lu toute son œuvre.

Guitry. Elle est bien cette petite !

Stanislas. Si on m'avait dit au conservatoire que je monterais un Guitry.

Jeanne. Je suis sûre que quand tu en auras monté un, tu auras envie de tous les monter.

Guitry. Sûr !

Jeanne. Cela dit ! (*À Guitry*). Ne trouvez-vous pas risqué de commencer par la clef ? Même avec Rachel, ça n'a pas marché.

Guitry. Peut-être ! Vous connaissez Deburau ?

ACTE 3

Scène 1

Stanislas. Bon ! J'ai accepté de vous confier le rôle de Deburau père parce que vous nous avez sauvés.

Guitry. Belle leçon de reconnaissance !

Stanislas. Que je vous trouve le physique du rôle !

Guitry. Belle leçon de lucidité !

Stanislas. Et, qu'entre nous, Guitry, je m'en fous.

Guitry. Belle leçon d'amateurisme !

Stanislas. Comment ?

Guitry. Comme je vous dis !

Stanislas. Vous ne le trouvez pas frivole ?

Guitry. Qui moi ?

Stanislas. Non, Guitry.

Guitry. Je sens que vous le rendrez libre de frivolité.

Stanislas. Vous croyez ?

Guitry. Sûr !

Stanislas. Son théâtre est futile !

Guitry. Vous n'aurez pas de mal à le rendre subtile.

Stanislas. Il est redondant.

Guitry. Vous n'aurez pas de mal à le rendre sensible.

Stanislas. Vaniteux !

Guitry. Vous n'aurez pas de mal à le rendre insolent.

Stanislas. C'est d'un conformisme petit bourgeois.

Guitry. Vous n'aurez pas de mal à le rendre populaire.

Stanislas. Vous croyez ?

Guitry. Puisque le texte vous en donne la liberté.

Scène 2

Jeanne arrive fâchée.

Jeanne. C'est quoi ce petit mot ?

Guitry. (*À Stanislas*). Vous lui laissez des petits mots ! Comme c'est charmant.

Jeanne. Ce n'est pas un petit mot charmant, c'est la distribution de la pièce.

Guitry. Ah !

Jeanne. Je ne suis pas dedans.

Guitry. Oh !

Jeanne. Pourquoi ?

Stanislas. Parce que tu connais trop Guitry. Depuis qu'on parle de monter cette pièce, tu brûles d'excitation. Tu as mille idées par jour.

Jeanne. Et alors ?

Stanislas. Alors ! Alors, je ne pourrai pas te mettre en scène. À tout moment, tu auras une idée, une explication de texte à donner, une objection à formuler. Déjà avec les auteurs que je connais mieux que toi, j'ai du mal à ce que tu m'obéisses. Là, je sens que ce sera impossible.

Jeanne. Je te jure que je serai tout obéissante.

Stanislas. Mon œil ! Le Dindon, c'est Feydeau, pas Guitry.

Jeanne. Alors, c'est non ?

Stanislas. Éventuellement, j'accepte de te prendre comme assistante metteur en scène.

Jeanne. Salaud !

Elle sort.

Scène 3

Stanislas. Elle est adorable, mais si vous ne faites pas tous ses caprices, elle est insupportable. Faut-il que nous les aimions !

Guitry. À qui le dites-vous ?

Stanislas. Vous avez étudié le passage que je vous avais demandé de connaître.

Guitry. Oui !

Stanislas. On y va ?

Guitry. On y va !

Guitry. (*Jouant le texte de Deburau*). Ne bouge pas, reste tranquille !

Stanislas. Que faites-vous ?

Guitry. Je parle à mon fils.

Stanislas. Qui vous a dit qu'il était là ?

Guitry. Puisque je le maquille, il est forcément là.

Stanislas. D'accord ! Et qui vous a dit que vous deviez le maquiller ?

Guitry. Le fils doit monter sur scène, il est normal que son père le maquille.

Stanislas. Eh bien moi, je vous dis que non !

Guitry. Les didascalies pourtant. Regardez. (*Prenant le texte à témoin*) « Deburau maquille son fils ».

Stanislas. Ce sont les italiques ! On s'en fout ! On ne les joue jamais !

Guitry. C'est tout de même l'auteur qui les a écrits.

Stanislas. (*Sincèrement désolé*). Mais oui ! Ils ne savent pas se confiner à leur rôle. Un spectacle, ce n'est pas un texte mais une symphonie ! Il y a la scénographie, la musique, l'interprétation... (*Un temps*). Le rôle du metteur en scène est d'assembler ces instruments comme le ferait un chef d'orchestre. Une question d'harmonie. Je ne dis pas que le texte ne participe pas au spectacle évidemment, mais pour un quart au maximum.

Guitry. Pour un quart, c'est modeste !

Stanislas. C'est ce qu'on leur demande aux auteurs, d'être modestes !

Guitry. En sont-ils capables, seulement ?

Stanislas. Ils sont morts.

Guitry. Les autres !

Stanislas. Les autres ?

Guitry. Oui, les vivants ! Il doit bien en rester un ou deux.

Stanislas. On les joue le moins possible. Eh puis, quand on les joue, il faut savoir rester très strict pour qu'ils n'assistent jamais aux répétitions. Entre nous, l'idéal serait qu'ils n'assistent pas non plus aux représentations.

Guitry. Finalement, l'idéal est un texte modeste écrit par un auteur modeste. (*Sarcastique*). Il faudrait tout de même leur dire aux auteurs.

Stanislas. Quoi ?

Guitry. De ne pas perdre de temps à écrire ce que vous appelez des italiques. Ils gâchent leur énergie pour rien.

Stanislas. D'autant que personne ne connaît plus mal sa pièce qu'un auteur.

Guitry. Pourtant, tout de même ! Je me fais l'avocat du diable en ce moment, vous me pardonnez ! Je crois savoir que c'est lui qui l'a imaginée.

Stanislas. Les mots couchés sur le papier n'ont plus le même sens, une fois qu'on les incarne. C'est au metteur en scène de décider.

Guitry. (*Revenant à Deburau*). Bien ! Alors dites-moi ! Si mon fils n'est pas là, qu'est-ce que je fais au lieu de le maquiller ?

Stanislas. Je n'en sais rien. Je trouverai quelque chose, une chorégraphie.

Guitry. Une chorégraphie ?

Stanislas. Je trouverai, ne vous inquiétez pas !

Jeanne traverse la pièce en les snobant, d'un air faussement désintéressé.

Allez ! Ne nous laissons pas distraire ! Au travail !

Il prend le texte jusqu'à la bonne page.

On reprend.

Guitry. (*Jouant le texte de Deburau*). Ne bouge pas, reste tranquille !

Stanislas. Finalement, vous avez raison. Le fils doit être là.

Guitry. Je crois aussi. (*Jouant le texte de Deburau*). Ne bouge pas, reste tranquille !

Stanislas. Je lui ferai faire des acrobaties.

Guitry. Des acrobaties ? Mon fils ?

Stanislas. Il faut bien trouver une raison au fait que vous lui disiez de ne pas bouger.

Guitry. Mais, puisque je le maquille.

Stanislas. Non, je vous l'ai déjà dit. C'est trop évident.

Guitry. Et ce n'est pas bien quand c'est évident ?

Stanislas. Si c'est pour faire des choses évidentes, il n'y a plus besoin de metteur en scène.

Guitry. Ah oui, oui ! Pardon. Suis-je bête !

On sonne à la porte. Jeanne repasse rapidement en sens inverse.

Jeanne. J'y vais, ne vous dérangez surtout pas !

Guitry. C'est vrai que faire des acrobaties avant de monter en scène, ce n'est pas évident.

Stanislas. Il fera la roue.

Guitry. La roue ?

Stanislas. Oui ! (*Expliquant comme si Guitry ne savait pas ce qu'est la roue*). Sur les mains, les pieds en l'air qui font un arc de cercle...

Guitry. La roue, je connais !

Stanislas. Et voilà pourquoi, irrité, vous lui demandez de s'arrêter et de rester tranquille.

Guitry. (*Plaisantant*). Il faudra que je parle au bon moment. Imaginez que je l'arrête quand il est sur les mains. (*Un temps*). Je lui maquillerais les pieds.

Stanislas. (*Sérieux*). Non puisque...

Guitry. (*Comprenant*). Puisque je ne le maquille plus. (*Un temps*). Comme tout s'enchaîne bien !

Stanislas. (*Fier*). N'est-ce pas ?

Guitry. J'ai presque envie de vous appeler maître.

Jeanne revient avec un sac qu'elle dépose.

Jeanne. Un garçon vêtu de blanc de la tête aux pieds vient de déposer ce sac à l'attention de ton « élève ».

Guitry. Merci, je l'attendais.

Jeanne. Plutôt spécial mais, par contre, mignon comme un ange.

Guitry. Vous ne croyez pas si bien dire.

Il prend dans sa valise une liasse de billet.

Guitry. C'est amusant ! En vous donnant cet argent, j'ai l'impression de me payer des leçons de théâtre.

Stanislas. Je vais la mettre dans le coffre. Vous m'accompagnez ?

Guitry et Stanislas sortent. Jeanne reste seule en scène.

Scène 4

Elle sort son portable et forme un numéro

Jeanne. Allô, Jacques ? C'est Jeanne.

L'autre lui demande comment elle va.

Ça ne va pas. Non seulement Stanislas engage des comédiens amateurs, mais je n'ai plus le droit de jouer dans ses pièces.

L'autre l'invite à parler.

N'insiste pas ! Je n'ai pas envie d'en parler, je ne suis pas d'humeur, ça me rend triste. *(N'y résistant pas)*. D'accord ! *(Expliquant)*. Il m'aime et je l'aime. Seulement, s'il m'aime trop, je l'aime moins. Si je l'aime moins, il m'aime moins puisqu'on a plutôt tendance à n'aimer que ceux qui nous aiment, tu es d'accord ? *(Un temps)*. Donc, si je ne l'aime plus, il ne m'aime plus. Et là, je suis perdue puisqu'il ne m'aime plus et je me remets à l'aimer. *(Un temps)*. Tu sais à quel point j'aime que les situations soient claires. Tant qu'il me distribuait dans ses pièces, j'avais une raison de rester. Mais maintenant qu'il monte « Deburau » sans moi

L'autre s'étonne.

Oui, le « Deburau » de Sacha Guitry. *(Un temps)*. Et toi déjà, tu m'as dit que tu travaillais sur quel projet actuellement ?

Stanislas entre et surprend la fin de la discussion.

Il n'y aurait pas un rôle pour moi par hasard ?

L'autre confirme.

Depuis le temps que nous devons travailler ensemble. Rien ne me ferait plus plaisir.

L'autre est partant.

Bien sûr oui, parlons-en. Tout à l'heure ? Si, si, si, je suis disponible. On dit 20h00 ? Chez toi. Je t'embrasse. *(Un temps)*. Bises. À ce soir.

Elle raccroche. Un temps de gêne partagé.

Stanislas. Avec qui parlais-tu ?

Jeanne. !

Stanislas. C'était Jacques ?

Jeanne. Oui !

Stanislas. Tu le vois ce soir ?

Jeanne. Oui !

Stanislas. J'ose espérer qu'il se contentera de te mettre en scène !

Jeanne. Que veux-tu ? Tu ne me fais plus travailler, il faut bien que j'exerce mon art.

Stanislas. Ton art ! Parlons-en !

Jeanne. Parlons plutôt de tes mises en scène !

Stanislas. Qu'est-ce qu'elles ont mes mises en scène ?

Jeanne fait signe qu'il est fou.

Quoi ?

Jeanne. Tu y assouvis tes fantasmes.

Stanislas. Moi ?

Jeanne. Le jour où tu m'as demandé de me mettre quasiment nue à quatre pattes pour boire du lait comme un petit chat, ce n'était pas pour assouvir un de tes fantasmes de futur homme marié ?

Elle joue.

Le petit chat est mort !

Stanislas. N'importe quoi ! Et si tu n'avais pas refusé, tu aurais vu que cette scène de l'école de femmes serait entrée dans l'histoire grâce à mon idée de mise en scène.

Jeanne. Elle ne t'a pas attendu.

Stanislas. Je me comprends.

Jeanne. Et jouer Phèdre en patin à roulettes, quelle grande idée ! Au moins, à l'époque, tu me proposais des rôles. J'espère que j'aurai plus de chance avec Jacques.

Stanislas. Le fait que tu ne joues pas dans ma prochaine pièce, ne t'autorise pas à me rendre cocu.

Jeanne. (Explosant). Jaloux, maintenant ! Me mettre au chômage ne suffit pas au bonheur de Monsieur. Il veut me faire subir sa jalousie et sans aucune raison.

Stanislas. Je connais Jacques.

Jeanne. (Ouvrant). Réfléchis bien à ce que tu dis ! Jaloux pour jaloux, autant que ce soit pour quelque chose.

Un temps. Il ne réagit pas.

Oh et puis, finalement, je m'en fous. Joue-le tout seul ton Guitry ! Quelqu'un qui a réussi à transformer le Bourgeois Gentilhomme en tragédie devrait pouvoir faire autant de tort à Guitry.

Guitry entre annotant la clef.

Stanislas. Eh bien vas-y ! Va chez Jacques ! Couche avec le premier venu si ça te chante !

Jeanne. Là, c'est trop !

Elle fonce vers la cuisine.

Stanislas. Qu'est-ce qu'elle va faire dans la cuisine ?

Il y court et on entend des bruits de vaisselles. Il revient dépité.

Stanislas. Vous savez ce qu'elle a eu le culot de me dire ?

Guitry. Vous allez être cocu parce que vous êtes jaloux.

Stanislas. Comment le savez-vous ?

Guitry. Une intuition !

Stanislas. Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? Toute la vaisselle va y passer. Elle mériterait. *(Un temps).* Une bonne giflé ! Vous avez raison, j'y vais.

Guitry. *(Au public)* Je vous prends à témoin. Je n'ai rien dit.

Stanislas revient.

Alors, cette gifle ?

Stanislas. C'est moi qui l'ai reçue !

Guitry. *(Au public)*. J'ai déjà entendu ça quelque part !

Stanislas. Par contre, vous avez raison. Ça calme !

Guitry. *(Au public)*. Ça c'est nouveau !

Jeanne revient toujours très en colère, en train de boutonner son manteau. Elle glisse subrepticement dans son sac le manuscrit de « la clef », non sans être vue par Guitry qui ne réagit pas.

Adieu !

Elle sort.

ACTE 4

Stanislas et Guitry sont en train de répéter. Guitry a le texte de Deburau en main.

Guitry. (*Jouant la pièce*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Stanislas. C'est un peu long !

Guitry. Comment ?

Stanislas. C'est un peu long !

Guitry. C'est la phrase !

Stanislas. Vous êtes là depuis trop longtemps, les gens vont s'ennuyer.

Guitry. Ils écoutent le texte !

Stanislas. Non ! C'est très rare que le public écoute le texte. (*Cherchant*) Il faut absolument qu'il se passe quelque chose. (*Un temps*) Vous pouvez vous coucher par terre ?

Guitry. Pardon ?

Stanislas. Vous pourriez vous mettre par terre comme si vous tombiez ?

Guitry. Vous voulez que je tombe ?

Stanislas. Voilà ! Excellente idée ! Tombez ! Vous êtes doué. Le métier rentre vite.

Guitry s'allonge difficilement.

Guitry. (*Jouant la pièce, étendu par terre*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Stanislas. Vous pouvez pivoter ?

Guitry. Pivoter ?

Stanislas. Oui ! Tournez sur vous-même en disant cette phrase ! En général, le public aime bien voir l'acteur pivoter.

Guitry se relève.

Guitry. Et si vous me montriez ?

Stanislas. Vous montrez quoi ?

Guitry. Comment je dois jouer la scène.

Stanislas. Ça ne se fait pas du tout ! Un metteur en scène ne doit jamais montrer.

Guitry. Pourquoi ?

Stanislas. Parce que s'il montre, il montre surtout à l'acteur qu'il est mauvais.

Guitry. Le metteur en scène ?

Stanislas. Non, l'acteur !

Guitry. Vous croyez ?

Stanislas. Tout le monde sait ça !

Guitry. D'instinct, je me méfie des choses que tout le monde sait mais dont personne ne peut en expliquer la raison. Vous pas ?

Stanislas. Si !

Guitry. Alors, montrez-moi !

Stanislas. Ça restera entre nous ?

Guitry. Vous avez ma parole.

Stanislas. C'est la première fois que je vais jouer. C'est une drôle d'impression !

Guitry. (*Lisant et jouant*). Auriez-vous peur ? ... La vérité ?

Stanislas. Oui !

Guitry. C'est bon ça !

Stanislas. Quand je mets en scène, je n'ai jamais peur.

Guitry. Ça c'est moins bon, voyez-vous. Allons-y !

Stanislas se met par terre.

Stanislas. (*Jouant*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Guitry. Non !

Stanislas. Si, c'est le texte.

Guitry. Oui, mais ce n'est pas le ton.

Stanislas. Ah bon ?

Guitry. Et puis d'abord levez-vous ! On n'a pas idée de se traîner tout le temps par terre.

Stanislas. Mais le public ?

Guitry. Mais, le public ne paye pas pour vous voir ramper.

Stanislas. Il faut pourtant qu'il se passe quelque chose.

Guitry. Oui ! Mais à force de vouloir que quelque chose se passe, c'est le texte qui passe à la trappe. Allez, répétez la phrase !

Stanislas. Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Guitry. Non ! (*Un temps*). Vous avez une voiture ?

Stanislas. Oui !

Guitry. Demandez-moi d'aller la chercher chez le boulanger.

Stanislas. Pardon ?

Guitry. Je parle français ! Demandez-moi d'aller chercher votre voiture chez le boulanger.

Stanislas. Mais, ça ne veut rien dire !

Guitry. Je ne vous demande pas de commenter, je vous demande de répéter.

Stanislas. Allez me chercher ma voiture chez le boulanger !

Guitry. Vous comprenez ce que vous dites ?

Stanislas. Non !

Guitry. Eh bien ça se sent ! Et quand vous dites : « adore ton métier, c'est le plus beau du monde » comme vous ne comprenez pas ce que vous dites, ça se sent aussi.

Stanislas. Mais, je comprends.

Guitry. Vous comprenez les mots, mais vous ne les pensez pas.

Stanislas. Penser ?

Guitry. Oui ! Pour dire quelque chose, il faut le penser. D'ailleurs, (*montrant le texte*) c'est écrit dans le texte. Faudrait apprendre à lire avant de mettre en scène.

Stanislas. Non, mais dites donc !

Guitry. (*Autoritaire*). Je vous écoute ! Et pensez à ce que vous dites.

Stanislas. (*Exagérément amoureux*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Guitry. Non c'est trop ! Le plus beau métier du monde n'a jamais provoqué un orgasme. (*Pour lui-même*). Le plus vieux non plus d'ailleurs. (*À Stanislas*). Pensez à ce que vous dites !

Stanislas. J'ai pensé « adore ».

Guitry. Oui, mais vous avez oublié les autres mots ! Allez !

Stanislas. (*Jouant exagérément*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Guitry. Non ! C'est trop ! Là, vous jouez quelqu'un qui veut qu'on croie qu'il adore son métier. Ces gens-là ne sont jamais crédibles. Avez-vous un fils ?

Stanislas. Non !

Guitry. Ça vous plairait d'en avoir un ?

Stanislas. Oui !

Guitry. Et vous aimeriez le voir devenir metteur en scène ?

Stanislas. Oui !

Guitry. Ça vous plairait de mettre en scène avec votre fils à vos côtés. Vous lui donneriez des conseils. Par exemple, vous lui diriez...

Il l'invite à dire la phrase.

Stanislas. (*Disant bien la phrase*). Adore ton métier, c'est le plus beau du monde.

Guitry. Voilà, vous voyez, ce n'est pas compliqué. Continuez !

Stanislas. Souviens-toi que les professeurs sont tous mauvais
 Et quand on est doué, qu'ils sont des criminels
 Car ils n'enseigneront jamais
 Hélas, que leurs défauts.

Il s'arrête de jouer

Dites donc, c'est osé ça !

Guitry. Vous voyez, quand on pense à ce qu'on dit, on en fait des découvertes !

Stanislas. Je ne l'avais jamais remarqué.

Guitry. Continuez ! Celle qui suit n'est pas mal non plus !

Stanislas. Tous les gestes sont bons quand ils sont naturels
 Ceux qu'on apprend sont toujours faux.

Il s'arrête de jouer.

Dites ?

Guitry. Quoi ?

Stanislas. Il me manque quelque chose !

Guitry. Un partenaire, peut-être !

Stanislas. Oui ! C'est marrant, plus je dis ce texte, plus j'ai besoin (*cherchant*)

Guitry. (*Trouvant*) De quelqu'un qui se mettrait devant vous !

Il s'y met.

Stanislas. Oui !

Guitry. Et que vous maquilleriez !

Stanislas. Par exemple. (*Un temps*). Dites... J'aime ça !

Guitry. Le maquillage ?

Stanislas. Dire le texte ! J'aime ça !

Guitry. Eh bien dites-le ! Je vous rends le rôle.

Stanislas. Non ?

Guitry. Si !

Stanislas. Mais...

Guitry. Je vous assure que ça me fait plaisir.

Stanislas. J'oserais ?

Guitry. Puisque je vous le propose ! Que craignez vous ?

Stanislas. Un metteur en scène qui prend le rôle principal, qu'est-ce que les critiques vont en penser ?

Guitry. Laissez-les penser ce qu'elles veulent ! Vous gagnerez un temps précieux.

Stanislas. Je suis peut-être un peu jeune pour ce rôle.

Guitry. En théâtre, on n'est jamais trop jeune. Par contre, on devient vite trop vieux.

Stanislas. Je ne sais pas me maquiller.

Guitry. Vous ne connaissez pas quelqu'un qui pourrait s'en charger ?

Stanislas. Je pourrais bien demander à Pats. C'est son métier ! Elle pourrait m'apprendre.

Guitry. Bonne idée ! Demandez à Pats ! Ça vous fera du bien d'apprendre un peu.

ÉPILOGUE

Guitry est assis et lit un livre. Jeanne entre subrepticement.

Jeanne. Bonjour !

Guitry. Bonjour ! Alors ? Comment ça a été ?

Elle pleure.

Jeanne. Les hommes sont des goujats.

Guitry. Tous les hommes ?

Jeanne. Seulement les metteurs en scène.

Guitry. Que vous a-t-il fait ?

Jeanne. *(Pensant à un rapport sexuel).* Devinez !

Guitry. Non ?

Jeanne. Si ! Il paraît qu'il est incapable de mettre en scène une comédienne qu'il n'a pas connue physiquement.

Guitry. Fallait y penser !

Jeanne. Pourtant, je n'avais que 15 répliques !

Guitry. 15 répliques ! Vous avez raison, c'est un goujat.

Jeanne. D'autant qu'il ne m'a dit le nombre de répliques qu'après.

Guitry. Vous l'avez giflé, au moins.

Jeanne. Oui !

Guitry. Alors, l'honneur est sauf.

Jeanne. Je suis venue vous rendre le texte de la clef. Je l'avais pris par inattention.

Guitry. Je vous remercie, mais vous pouvez le garder.

Jeanne. *(Montrant le texte).* Vous l'aviez modifié.

Guitry. Disons que je l'ai rendu jouable.

Jeanne. J'ai regardé la dédicace que Guitry avait écrite en 1905, vous avez exactement la même écriture.

On sonne. Elle sort et revient avec une lettre.

Un message pour vous de la part de votre copain qui n'a toujours pas voulu entrer. Il paraît que vous êtes injoignable au téléphone. *(Un temps).* Il est toujours habillé en blanc ?

Guitry. Du moment que ce n'est pas en vert.

Curieuse, Jeanne ouvre la lettre et la lit.

Jeanne. Il faut que vous remontiez immédiatement. Ici, c'est la révolution. Sophocle veut redescendre pour corriger quelques traducteurs, Molière pour rosser la plupart des metteurs en scène et Shakespeare voudrait assassiner tous les cinéastes. *(Un temps).* Ainsi, vous seriez ?

Guitry. Je suis.

Jeanne. Merde alors ! Oh pardon !

Guitry. Je vous en prie, le mot de Cambronne.

Jeanne. Et vous allez jouer ?

Guitry. Stanislas reprendra mon rôle. Il sera bon, je crois.

Jeanne. Lui sur scène ? Je voudrais voir ça.

Stanislas entre.

Guitry. Mais vous le verrez. Marie Duplessis, dans la pièce, voit souvent Deburau. N'est-ce pas ?

Stanislas. N'insistez pas ! Je n'arriverai pas à la diriger.

Guitry. Mais pourquoi voulez-vous la diriger ? Laissez la mise en scène aux comédiens sans talent et aux auteurs sans inspiration. Voyez-vous, Jeanne, Stanislas ne vous dirigera plus jamais. Il se contentera d'être votre partenaire. Et vous découvrirez ensemble le bonheur qu'il y a de partager avec l'être qu'on aime l'angoisse qu'on éprouve avant de monter sur scène. Vous découvrirez le plaisir qu'on ressent à dire à celle qu'on aime dans la vie qu'on l'aime aussi sur scène. Au baisser de rideau, vous échangerez un clin d'œil des coulisses, vous avancerez l'un vers l'autre en souriant, vous vous donnerez la main et puis vous vous dirigerez vers la rampe pour saluer le public, côte à côte. Quand on a la chance de pouvoir connaître de tels moments, on ne peut pas la laisser passer. J'en connais qui ne se mariaient rien que pour les vivre. Embrassez-vous, partenaires !

Ils s'embrassent. Guitry les regarde.

Mon Dieu, que de souvenirs ! (*Un temps. Il s'apprête à partir.*) Je vais jeter un coup d'œil à ma maison et je rentre.

Jeanne. (*Brusquement, sachant que sa maison a été détruite.*) Non !

Guitry. Non ?

Jeanne. Rien ne peut surpasser les souvenirs qu'on garde de ce qui vous est cher.

Guitry. Si vous le dites.

Il regarde la scène avec nostalgie. Jeanne parle à l'oreille de Stanislas.

Stanislas. C'est vrai ce qu'elle me dit ... Vous seriez Guitry ?

Guitry confirme.

C'est possible, ça !

Guitry. Au théâtre, ne vous posez jamais la question du possible. Le théâtre, c'est la liberté.

Fin

LES AUTEURS

Grégoire Aubert

Biographie !

Né le 7 juin 1965

06 08 89 42 78 / gregoire.aubert@free.fr Membre SACD, EAT – Méditerranée et UACALR
(Union des auteurs et créateurs d'art du Languedoc-Roussillon)

Gardois depuis 2003, il enchaîne les productions à un rythme étonnant. Libre de tout embrigadement, il poursuit sa route de franc-tireur en se partageant entre le jeu et l'écriture.

Auteur de plus de 20 pièces, ses textes sont régulièrement joués et édités (Jardins Intérieurs, Réflexions Canines, Chimère(s), La Parenthèse du mimosa ou Une Clef pour Sacha hommage à Guitry coécrit avec Bernard Fripiat).

Il a remporté en 2010 le premier prix du concours du Petit Théâtre de Vallières avec Descentes, un drame sur la prostitution, qui fit sensation lors de sa programmation au festival Off d'Avignon 2013. Derniers Jugements, drame philosophique (coécrit avec Thierry Desouche), fut finaliste du même concours. Une de ses nouvelles, Irrésistible hérésie a également été sélectionnée pour un recueil paru aux éditions Gunten.

Son adaptation des Fourberies de Scapin pour 3 comédiens tourne brillamment depuis six ans. Et son spectacle jeune public *Qui a peur du grand gentil loup ?* a remporté un grand succès à Avignon, 3 années de suite, en affichant complet tous les jours.

Il a adapté pour la scène le roman de Sylvaine Allié Levallois Un Papa pour Noël rebaptisé pour l'occasion Au bal des pourris, Marie danse... Le ballon Blanc, texte autour de la maltraitance et des droits de l'enfance, après un accueil prometteur, prépare sa tournée dans les écoles, les scènes municipales et le Off d'Avignon pour la saison prochaine. Sa nouvelle pièce est La tête à l'envers, une comédie quasi romantique sur la difficulté d'aimer dans la société moderne.

Il vient également d'achever Paniques, un recueil de courtes saynètes humoristiques et corrosives, idéales pour les spectacles de fin d'année des troupes amateurs.

Nombreux de ses textes sont joués en France et au-delà (Canada, Belgique), par des compagnies amateur et professionnelles.

Il a participé à un ouvrage collectif sur Diderot, initié par les EAT-Méditerranée (Ecrivains Associés du Théâtre), paru aux Cahiers de l'Egaré sous le titre Pour tout savoir.

Les sujets les plus divers l'inspirent. On relève dans son univers une musicalité dans le choix des mots, une persistance dans l'art du dialogue et dans l'habileté des ruptures. Il donne cependant priorité à la cohérence dramaturgique, son efficacité narrative reposant notamment sur la crédibilité des personnages, leur humanité, leurs fêlures.

Dans le rire comme dans les larmes, Grégoire se tient ainsi à l'opposé de la vulgarité et de la

facilité.

Un auteur inclassable. Tant mieux.

Bibliographie !

Œuvres éditées

Pour tout savoir - Hommage collectif à Diderot. Cahiers de l'Égaré. 2013.

Descentes- 1er prix PTV 2010. Éditions du Petit Théâtre de Vallières. 2011.

Une Clef pour Sacha - Théâtre. Éditions de la Traverse. 2009.

Irrésistible hérésie. Un jour, une nouvelle - Éditions Gunten. 2008.

Chimère(s) - Théâtre. Christophe Chomant Éditeur. 2008.

Jardins Intérieurs - Théâtre. Collection Adelaïde – Éditions Gunten. 2007.

Réflexions Canines - Théâtre. Collection Adelaïde – Éditions Gunten. 2007.

La Parenthèse du Mimosa - Théâtre. Collection Adelaïde - Éditions Gunten. 2007.

Tête-bêche - Sketches. Théâtre en scène - Éditions Melocat. 2000.

Théâtre

Déjà joué sur scène.

Du fromage blanc dans l'escalier. 2017.

Le ballon blanc. 2013.

Le Tango des Naufragés. 2014.

Derniers jugements. Co-écrit avec Thierry Desouche. 2012.

Huit Claude. 2012.

Descentes. 2012.

Les dames de Boychérès. 2010.

Les Amantes Religieuses. 2010.

Qui a peur du grand gentil loup ? 2009-2011.

Chimère(s). 2008.

Jardins Intérieurs. 2007-2008.

Réflexions Canines. 2006-2010.

Le Maire de mes Enfants. 2005.

Une Clef pour Sacha. Co-écrit avec Bernard Fripiat. 2004-2010.

Tête-bêche. 1996/2012.

La Parenthèse du Mimosa. 1999-2009.

Footeur de Merde ! (Ou Mauvaise passe) 1998-2014.

Nos amies les Stars. 1997-1998.

Monsieur Guigne. 1997-1999.

Le Donjon Disjoncte. Co-écrit avec Christian Dob. 1996.

Tranches de Cupidon. 1993-1995.

Théâtre

(Inédit à ce jour)

La Tête à l'envers. 2016

Au bal des pourris, Marie danse... 2014

Bernard Fripiat

Théâtre en ligne sur You Tube.

Pas si con pour un père.

Cette comédie décrit la confrontation entre une fille particulièrement gâtée et son père dont le niveau de vie a brutalement baissé.

<https://www.youtube.com/watch?v=H2rogP3eq88>

Et si on simplifiait l'orthographe !

Cette comédie décrit la confrontation entre un grammairien gardien de l'orthodoxie grammaticale et sa secrétaire partisane des SMS. Le résultat sera surprenant. Elle comporte deux versions.

1h30. <https://www.youtube.com/watch?v=jQ9yo5dysyM>

1h. <https://www.youtube.com/watch?v=vUBEO7KzQnw>

Belles-mères

Cette comédie pour huit personnages décrit la rencontre de deux familles au niveau de vie différent. Mais les riches ne sont pas toujours ceux que l'on croit. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=aKxJov-0cgM>

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit sa décision qui sauva la civilisation.

<https://www.youtube.com/watch?v=gSnuzf7a4zs/>

<https://www.youtube.com/watch?v=y6YO52eTNzI>

À l'Ombre des Pommiers.

Cette comédie pour cinq personnages décrit la bataille entre deux couples pour acquérir l'héritage d'une tante particulièrement capricieuse.

<https://www.youtube.com/watch?v=AdT0RY2nuEA>

Nous n'irons pas à l'hospice.

Cette comédie pour six personnages décrit la bataille d'un couple fortuné pour éviter l'hospice. D'habitude, cette pièce dure une heure et demie, mais nous avons beaucoup improvisé.

<https://www.youtube.com/watch?v=BgcXJ80OYTQ>

Pré-retraité !

One man show qui décrit les états d'âme et règlements de compte d'une personne à qui on a imposé la retraite.

<https://www.youtube.com/watch?v=38a6zH3VeCk>

Divertissement.

Scénariste de la websérie <http://orthogaffe.com/>.

110 sketches qui rient de et avec l'orthographe. Les cinq premières saisons donnent des trucs pour ne plus faire de fautes. Les suivantes (à partir du 110^{ème} épisode) se demandent pourquoi cela s'écrit comme ça.

Page pédagogique !

<http://orthogaffe.jimdo.com/>

On peut toujours dire non !

Édition Gunten (roman). 2015.

Ce roman décrit la recherche d'un présentateur télé menacé de mort qui voudrait savoir à qui il a fait du tort. Il se plonge dans son passé.

Version papier

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=195

Version Kindle

http://www.amazon.fr/peut-toujours-dire-non-ebook/dp/B00WIR4NJC/ref=sr_1_3?s=books&ie=UTF8&qid=1430918087&sr=1-3

Les questions d'Aurélien ! Livre II. Néron... et si c'était un brave type ?

Éditions Gunten (roman). 2012.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien jeune historien du XXII^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si les accusations des témoins contre Néron (Suétone et Tacite) suffiraient pour le faire passer devant un jury américain.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=166

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Néron-c'était-brave-questions-dAurélien-ebook/dp/B00BT0J3B2/ref=sr_1_5?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153987&sr=1-5&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Les questions d'Aurélien ! Livre I. Mais qui a foutu le bordel dans l'Europe en 814 ?

Éditions Gunten (roman). 2011.

Écrit en collaboration avec **Catherine Hague**, ce roman raconte les aventures d'Aurélien, jeune historien du XXII^{ème} siècle invité à se promener dans l'Histoire pour réaliser sa thèse. Cette fois, il doit essayer de savoir si l'Europe aurait pu se construire en 814 et pourquoi cela ne s'est pas fait.

Version Papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=2&products_id=151

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/foutu-bordel-lEurope-questions-dAurélien-ebook/dp/B005WZT8XI/ref=sr_1_4?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154027&sr=1-4&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Le Juge et le Ministre suivi des Killers

Éditions Gunten (théâtre). 2005.

Ce livre comprend deux comédies. La première décrit la rencontre entre un ministre et un juge qui s'est juré d'avoir sa tête. La seconde s'amuse du monde de l'entreprise en décrivant la vengeance d'une femme que son petit copain a dû virer pour prouver sa qualité de manager.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Théâtre-Juge-Ministre-suivi-Killers-ebook/dp/B00EECIMS/ ref=sr_1_7?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154098&sr=1-7&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261307/Theatre-Juge---Killers.ebook>

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=1&products_id=55

Monstres ordinaires,

Éditions Gunten (roman). 2002.

22 histoires dont la plupart finissent mal (mais pas toutes) qui décrivent la rencontre entre un bourreau et sa victime. La moitié des récits se déroule dans le passé et l'autre dans le monde actuel.

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/Monstres-ordinaires-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00ED04X2O/ref=sr_1_6?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423154072&sr=1-6&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Version papier.

https://www.amazon.fr/Monstres-ordinaires-Bernard-FRIPIAT/dp/236682131X/ref=tmm_pap_swatch_0? encoding=UTF8&qid=1423154072&sr=1-6

Le siècle des Pardase

Éditions Gunten (roman). 2001.

Roman policier qui décrit les conséquences sur une famille d'un testament écrit par Monsieur Pardase, il y a un siècle. Testament peut être synonyme de vengeance.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?products_id=77

Version Kindle.

http://www.amazon.fr/siècle-Pardase-Bernard-Fripiat-ebook/dp/B00DU6TA9I/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1423153937&sr=1-1&keywords=Bernard+Fripiat+kindle

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/261303/Monstres-ordinaires.ebook>

Winston Churchill. La Décision qui sauva le Monde

Éditions L'Harmattan (théâtre). 2001.

Pièce historique décrivant une rencontre imaginaire entre Winston Churchill et Rudolf Hess, qui permet de comprendre pourquoi Churchill prit cette décision qui sauva la civilisation.

Version papier.

http://www.amazon.fr/Winston-Churchill-Décision-Sauva-Monde/dp/2747502244/ref=sr_1_13?ie=UTF8&qid=1381166300&sr=8-13&keywords=bernard+fripiat

Pièces de théâtre accessibles gratuitement.

Site construit par Nicky Ward où vous retrouvez toutes mes pièces.

<http://bernard-fripiat.jimdo.com/pièces/>

Pédagogie.

L'orthographe. 99 trucs pour en rire et la retenir

Éditions Gunten. 2013.

De loin, le meilleur livre d'orthographe que j'ai écrit (sa possession vous dispense de vous procurer les autres qui sont épuisés ou hors de prix sur Amazon). Vous y trouverez toutes les questions que mes stagiaires m'ont posées en 20 années d'animation. Chaque point d'orthographe offre une dictée comique et renvoie à un sketch de la série orthogaffe.com. Ces deux apports permettent de revoir la matière en riant.

Version papier.

http://www.editionsgunten.com/catalog/product_info.php?cPath=3&products_id=170

Version Kindle vivement déconseillée.

Version Ipad.

<http://www.numilog.com/266616/L-orthographe---99-trucs-pour-en-rire-et-la-retenir.ebook>

Au commencement était le verbe, ensuite vint l'orthographe.

Éditions Le Seuil. 2015.

Une histoire de l'orthographe qui complète le précédent et explique, en 130 *pourquoi*, nos principales difficultés orthographiques.

https://www.amazon.fr/commencement-était-verbe-ensuite-lorthographe/dp/2757857630/ref=pd_sim_14_3?ie=UTF8&dpID=415ObRkNj2L&dpSrc=sims&preST=AC_UL160_SR97%2C160_&refRID=T3GA8R913F87XFTMFJPN

Orthogaffe.com en bande dessinée,

Éditions Demos. 2012.

Écrite en collaboration avec **Nicky Ward**, cette bande dessinée présente les deux premières saisons de la série orthogaffe.com. Le livre est malheureusement épuisé, mais vous pouvez trouver les planches sur Facebook, dans le groupe fan d'orthogaffe. Je peux aussi vous les fournir par mail (b.fripiat@noos.fr) sur simple demande.

Comment réussir vos examens ? L'intelligence ne vous dispense pas d'être malin

Éditions Demos. 2007.

Ce livre offre des trucs pour réussir les concours, tant à l'oral qu'à l'écrit.

Version Ipad

<http://www.numilog.com/37789/Comment-reussir-vos-examens---L-intelligence-ne-nous-dispense-pas-d-etre-malin.ebook>